

MARS 1907
26^e ANNÉE
N° 204

FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION
MENSUELLE
26, Rue Drouot



Reproduction interdite

CHRISTIANIA

Tableau de FRITZ THAULOW

PRIX { 3 FRANCS ;
ÉTRANGER : 3 FR. 50

Abonnement { France 36 francs
d'un an { Étranger (Union postale). 42 —

Ayuntamiento de Madrid



Les
**Pères
Chartreux**



dépossédés
pour la France de
leurs anciennes marques
vendues aux enchères

**ont emporté
leur secret**

et fabriquent à **TARRAGONE**

*Exiger cette nouvelle bouteille
en demandant la*

"LIQUEUR DES PÈRES CHARTREUX"
ou simplement (TARRAGONE)

"Une Tarragone"

Les Appareils
DEMARIA

FRÈRES



sont ceux
qui donnent
les meilleurs
résultats

POUR



PHOTOGRAPHIER, AGRANDIR ET PROJETER

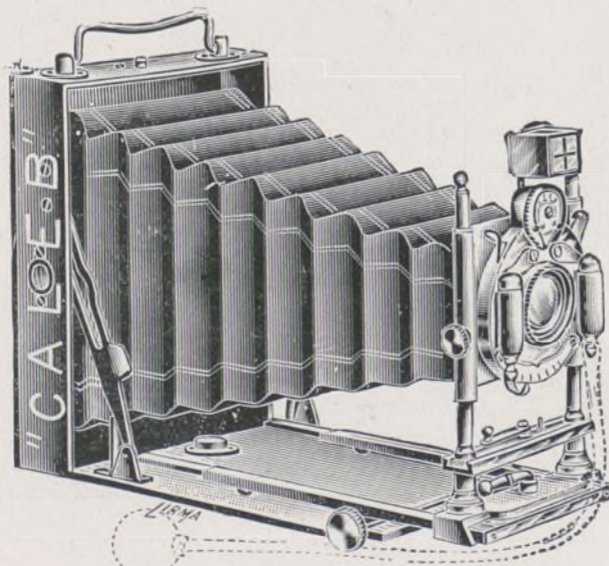
HORS CONCOURS :

Paris 1900, Milan 1906

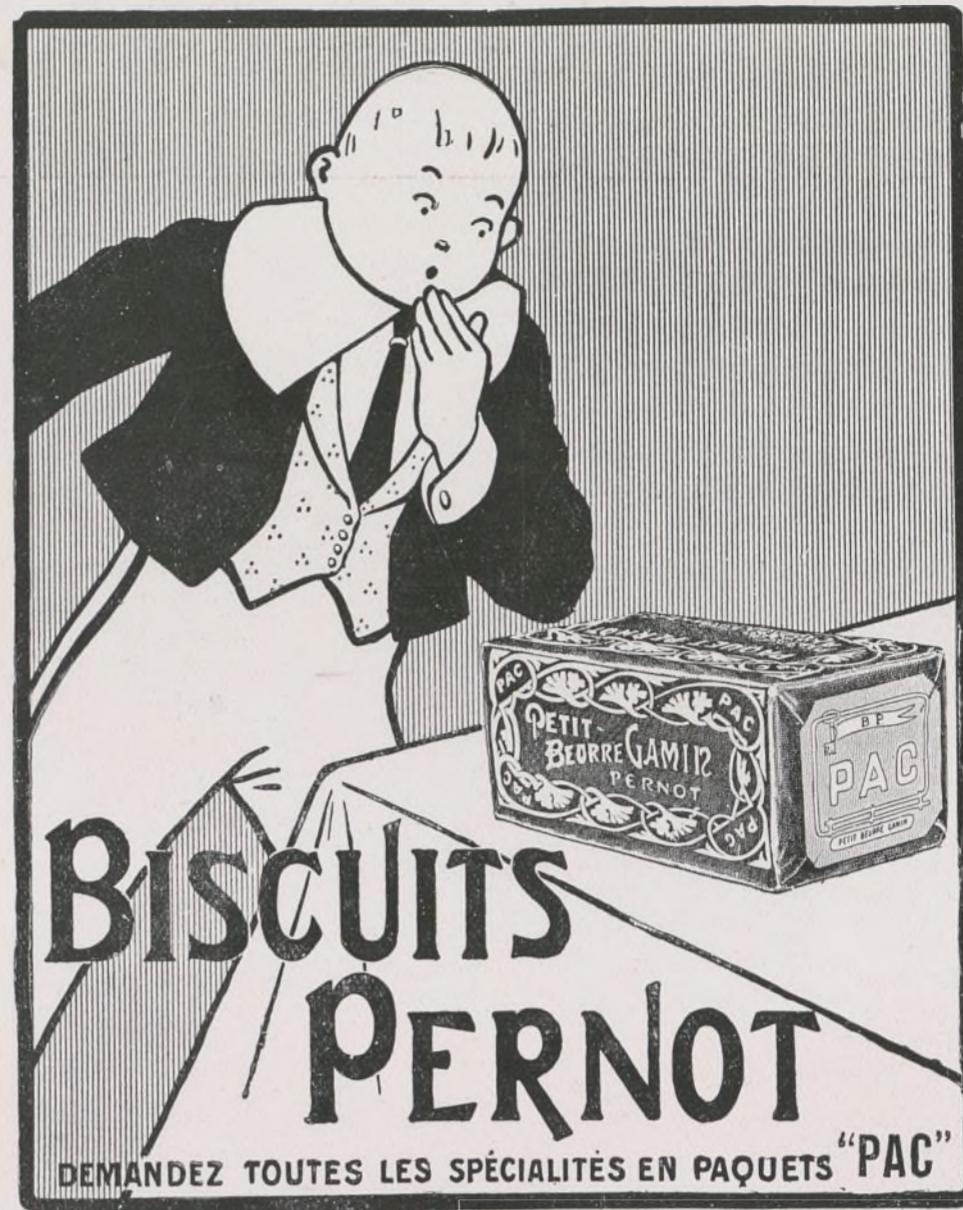
GRANDS PRIX :

St-Louis 1904, Liège 1905

21, Rue des Pyramides } **PARIS**
169, Quai de Valmy }



Demander les Catalogues illustrés



**BISCUITS
PERNOT**

DEMANDEZ TOUTES LES SPÉCIALITÉS EN PAQUETS "PAC"

Annexes Artistiques Huguet-Minart & Co 64 des Italiens, PARIS

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

CAPITAL : 150 MILLIONS — Lettres de Crédit pour VOYAGES — Location de Coffres-Forts. — Agences dans les VILLES D'EAU

L'IODHYRINE du Docteur DESCHAMP
EST LE SPÉCIFIQUE PAR EXCELLENCE de L'

OBÉSITÉ

CACHETS PILULAIRES
préparés par L. LALEUF, pharmacien à Orléans.
SEUL PRODUIT SÉRIeux, GARANTI ABSOLUMENT INOFFENSIF

Sans action nocive sur

LE CŒUR, L'ESTOMAC, LES REINS.

Fait MAIGRIR PROGRESSIVEMENT

EN QUELQUES SEMAINES

Ne laisse pas de rides. — Convient aux deux sexes.

Le Traitement complet : **10 francs.** — Envoi

so et discret contre mandat adressé à M. H. DUBOIS,

pharmacien, ex-interne, 5, rue Logelbach, PARIS

(Parc Monceau), Tél. 502-76, où une bascule de

précision est à la disposition de nos clients.

Principales Pharmacies de France et de l'Étranger.

Seuls concessionnaires pour l'Empire de Russie :

Luxembourg et Cie, Varsovie, Zorawia, 40.

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS

POUDRE DENTIFRICE CHARLARD

Boite : 2^{fr} 50 franco. — Pharmacie, 12, B^e Bonne-Nouvelle, Paris.

LES CAPSULES D' **APIOL**

DES DRS. **JORET & HOMOLLE**

GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS,
SUPPRESSIONS DES ÉPOQUES

Le Fl. 4^{fr} 50 F^{rs}. Ph^{ie} SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris

Luxuriance des **SEINS**
EN 2 MOIS

par les **PILULES ORIENTALES**

Les seules qui développent, raffermissent,
reconstituent les SEINS, effacent les
saillies osseuses des épaules et donnent au
Buste un gracieux embonpoint. Bienfaisantes
pour la santé. — Approuvées par les célé-
brités médicales. — Résultat durable.

Flacon avec Notice : 6 fr. 35 FRANCS.

RATIE, Ph^{ie} 5, Passage Verdeau, Paris (P)

Dépôts : Bruxelles, Ph^{ie} Saint-Michel;

Genève, Droguerie CARTIER & JORIN.



CONTRE L' **OBÉSITÉ** Fac-Simile de la Boîte en réduction

Pilules Fondantes
de **Marienbad**
Nos 1-2-3-5
& SAVON BI-IODÉ COURTOIS

Comme garantie d'authenticité et pour éviter les contrefaçons exigez sur chaque boîte, le timbre de l'Union des Fabricants.

PHARMACIE NORMALE
15-17 Rue de Provence-PARIS - 17-19 Rue Drouot

ENVOI FRANCO de la NOTICE

Pour tous renseignements, prix et conditions concernant la
Publicité du commerce

dans tous les journaux, Négociants et Particuliers ont intérêt à s'adresser à

HUGUET, MINART & Co

11, Boul. des Italiens. PARIS

Téléph. 112.45 & 280.88

régleurs de toute la publicité de la plupart des grands illustrés et périodiques, et qui four-
niront gratuitement devis et renseignements de détail ainsi que tous avis et conseils utiles.

Les Chroniques du Mois

REINES DE CARNAVAL

... M. Maurice Barrès, qui assistait à l'élection, s'est approché de la Reine des reines, et lui a baisé la main.

(Les Journaux.)

L'antichambre sentait bon. Des gerbes d'azalées, d'orchidées et de mimosas fleurissaient de hauts vases ventrus ; près d'un plat de faïence ancienne où s'entassaient des cartes de visite, il y avait une coupe de cristal dans laquelle des violettes de Parme étaient répandues. Quelques gravures anciennes. A l'une des batères, un habit à palmes vertes, suspendu sous un bicorné neuf le long duquel couraient de petites plumes noires frisées ; dans le porte-parapluie, une épée dont la poignée de nacre brillait.

Le domestique réapparut.

— Si monsieur veut entrer ?

L'illustre auteur du Voyage à Sparte et des Amitiés françaises était assis à son bureau de travail, une cigarette aux lèvres. Autour de lui, sur sa table, aux murs, une profusion charmante de bibelots précieux, de dessins, de reliures rares ; et sous ses mains, des papiers épars que maniaient d'un geste nonchalant ses mains fines. Il m'avait d'un geste cordial invité à m'asseoir, et me tendait une petite boîte blanche :

— Vous fumez ?

— Abusivement, monsieur le député.

J'étais ému. C'était la première fois de ma vie que j'intervieuvais M. Maurice Barrès, et cette longue mèche noire collée au front, ce profil acéré, cette voix gutturale et douce, ce je ne sais quoi de hautain dans l'aspect, d'ironiquement affectueux, m'imposaient...

— Je viens, maître, balbutiai-je, vous poser une question stupide.

— Une question, répondit M. Barrès, est rarement stupide, puisqu'elle implique, en général, le désir de contenter une curiosité, d'éclaircir un malentendu ou de dissiper une ignorance...

— Voici. Vous avez, il y a un mois, assisté, comme député de Paris, à l'élection de la reine des reines de notre carnaval. L'élue fut, je crois, une jeune marchande de volailles ?

— A moins que mes souvenirs ne me trompent, dit M. Barrès, ce fut une marchande de poissons.

— N'importe. Vous avez salué la reine avec respect. Les journaux ont même raconté que vous aviez, en quelques phrases exquises, complimenté cette jeune personne, et baisé sa main. Or, en baisant cette main, monsieur, n'avez-vous pas eu très envie de rire ; ou, tout au moins, n'avez-vous pas souffert un peu de l'obligation où vous mettais votre état de sembler prendre au sérieux une petite affaire si ridicule ? Il y a des gestes qu'on n'attend point de certaines personnes, et beaucoup de Parisiens, en voyant l'auteur du Jardin de Bérénice apporter son hommage à une marchande de poissons, reine de carnaval, se sont demandé : « Qu'est-ce qu'a bien pu penser Barrès dans cette minute-là ? »

Le jeune académicien s'était renversé, les jambes croisées, au dos de son fauteuil, et souriait :

— Combien j'ai eu raison tout à l'heure, mon cher confrère, s'écria M. Barrès, de vous dire qu'il n'y

avait point de questions stupides ! Celle que vous me posez là est excellente, et je ressens de la joie à y répondre.

» Il est vrai : on ne pense pas à tout, et ce devoir de présider à l'élection d'une reine de mi-carême est de ceux que je n'avais ni souhaités ni même prévus, le jour où les électeurs parisiens firent de moi le député de leur premier arrondissement. Mais vous n'ignorez pas que le principe de toute sagesse politique est de trouver de bonnes raisons aux actes et aux attitudes où nous contraignent les hasards de la vie : on aime une femme sans savoir pourquoi ; on peint sur une toile des figures qu'on a rêvées ; et puis, ensuite, comme il ne faut point avoir l'air d'un niais, on donne l'explication de son amour, et on trouve un titre à son tableau.

» J'ai donc pensé, après avoir baisé la main de cette petite marchande de poissons, qu'il était nécessaire que je me démontrasse à moi-même, le plus rapidement possible, l'excellence de ce geste. Je me la suis démontrée, mon cher confrère, et me voilà satisfait : j'ai conscience désormais de n'avoir décerné, en ma vie d'homme de lettres, de sociologue et de législateur, aucun baiser plus juste, plus mérité que celui-là.

J'ouvrais de grands yeux, et j'avais laissé s'éteindre ma cigarette. M. Barrès insista pour que j'allumasse un cigare, et poursuivit :

— Les jeunes reines de carnaval sont, parmi les femmes d'aujourd'hui, mon cher confrère, les plus dignes qui soient d'être aimées.

» Songez à ce qu'était la première venue d'entre elles, avant la minute où les suffrages de quelques hommes sensibles à sa beauté firent d'elle, pour un petit nombre d'heures, une des reines de Paris ?

» C'était une blanchisseuse occupée sans déplaisir, mais sans gloire, à nettoyer nos mouchoirs sales ; une marchande de volailles ou de poissons dont l'obscur vie s'écoulait parmi les moins ragoutantes besognes. Elle est pauvre, cette enfant ; les parents, les amis qui composent son entourage quotidien sont de la plus modeste condition ; la « laïque » n'a embelli son esprit que d'une culture sommaire. On l'a trouvée gentille. On le lui a dit, elle n'en a point été surprise, et, dans l'instant où on la proclamait reine de carnaval, c'est à peine si on l'a vue rougir un peu de joie.

» C'est ici, mon cher confrère, que déjà s'affirme la supériorité de la Parisienne : elle s'amuse à peu près de tout, mais ne s'émeut excessivement de rien. De si haut qu'on lui parle et si bas qu'on la salue, on ne l'épate pas. Mais combien elle m'intéresse et m'émeut plus encore, quand je la contemple installée au faite du char qui la promène à travers nos rues ! Une robe éclatante et précieuse habille son jeune corps de pauvre ; un diadème est posé sur ses cheveux ; dans sa main droite elle tient un sceptre, et sourit. Elle sourit sans orgueil. Autour d'elle, une riche cavalerie piaffe et s'ébroue, des musiques se déchaînent, l'immense foule s'empresse et crie sa joie ; vers ce petit corps de femme — souveraine d'un jour — des centaines de milliers d'yeux sont braqués curieusement. Regardez-la : on dirait que de sa vie elle n'a fait autre chose que de répondre aux acclamations populaires et dominer de là haut cette pauvre

foule. En quelques heures, elle s'est adaptée merveilleusement à sa condition nouvelle... Une bourgeoise, une femme de fonctionnaire ou de marchand, installée à sa place, ressentirait de cet avènement plus d'embarras qu'elle...

— C'est que, peut-être, insinuai-je — étant peu habituée par son état à réfléchir, à discerner la philosophie des choses — cette jeune reine n'aperçoit pas aussi clairement que l'apercevraient nos femmes, nos fiancées, nos sœurs, ce qu'il y a de comiquement éphémère dans son triomphe...

— Que vous vous trompez, mon ami ! s'écria M. Maurice Barrès.

Le jeune académicien avait saisi sur son bureau une statuette équestre de Jeanne d'Arc, et promenant ses mains sur le bronze, d'un geste de caresse, il continuait de monologuer d'une voix rauque, comme attendrie :

— Que vous vous trompez ! cette reine de carnaval, que vous prenez pour une inconsciente gamine, indifférente à la philosophie d'une aventure sur laquelle elle n'a point su méditer, montre au contraire quel juste et spirituel sentiment elle possède, de la réalité des choses !

» Républicaine, elle acceptait hier la fiction d'une souveraineté pour rire, dont sa coquetterie s'amusa. La fête finie, elle se soumet sans amertume à la nécessité de reprendre — sans diadème — sa petite place au lavoir, au pavillon de la volaille, ou de la marée.

» Ne trouvez-vous pas cela délicieux ? Ne sentez-vous pas ce qu'il y a de périlleux, de presque cruel dans l'épreuve qu'inflige à cette petite créature notre amour du badinage ? Songez que vingt-quatre heures après l'avoir bruyamment célébrée, nos journaux ne connaissent plus son nom ; que, dans toutes les familles, cette gloire d'un jour est oubliée ; que déjà M. Fallières ne se souvient plus du bracelet qu'au passage du cortège royal, il chargea son secrétaire de lui porter tout à l'heure ; — et que de cet universel dédain la Reine du carnaval ne garde rancune à personne.

» Découronnée, elle est aussi jolie qu'hier, et dans ses yeux charmants, que la foule ne regarde plus, semble briller l'expression d'une gratitude infinie. Elle ne nous en veut pas de l'avoir oubliée pour toujours ; elle nous est, au contraire, reconnaissante de l'avoir sérieusement distinguée, — un instant. Sans dégoût, elle a remis sa robe d'ouvrière ; et la revoilà prête à affronter la vie, le rire aux lèvres...

M. Maurice Barrès s'était levé, et d'une voix plus vibrante :

— Il importe peu vraiment qu'une main qu'on baise sente le poulet cru, le savon de Marseille, ou la marée...

A ce moment, le bruit strident d'une trompe d'automobile me déchira le tympan. Je m'éveillai ! Il était huit heures du matin. La conversation dont le souvenir troublait mon esprit n'était qu'un rêve... Je n'en suis pas encore consolé.

PIERRE ou PAUL

Les Beaux-Arts

AUTOMOBILE CLUB DE FRANCE :
6^e EXPOSITION DE PEINTURE,
SCULPTURE ET ART PRÉCIEUX *****
GALERIES GEORGES PETIT : EXPOSI-
TION FERDINAND LUIGINI *****

Le Salon annuel de l'Automobile Club de France a deux qualités spéciales : on n'y multiplie pas les envois, et on présente ces envois choisis avec un rare souci de les faire valoir en belle lumière. Les sculpteurs et les artistes du décor précieux y sont choyés, et nulle autre part ils ne trouveront un pareil luxe d'installation.

M. Cormon a envoyé l'esquisse de son carton de tapisserie, *Le duc de Berry*, que le *Figaro Illustré* eut la bonne fortune de reproduire en couleur dans son numéro de décembre de 1905, M. Devambaz, un autre de nos collaborateurs, expose une série de petits tableaux d'une peinture délicate et d'une verve



P. FRANC LAMY
LE QUAI DU ROSAIRE, A BRUGES
(Exposition de l'Automobile-Club)

aimable. M. Jean Veber sera très remarqué avec ses tableaux d'une amusante ironie : *Grosse Fortune* et *Plaisir d'Amour*.

Un certain nombre de portraits nous arrêtent au passage : ceux de MM. Zier, Zwiller, Friant, Abel Faivre, Lecomte du Nouy, Commerre et Franc Lamy, que nous retrouvons au paysage, avec deux œuvres de tout premier ordre : *La Basilique de Saint-Marc*, à Venise, et *le Quai du Rosaire*, à Bruges.

Voici d'autres paysages encore, de MM. Foreau, Guillemet, Karl Cartier, Gagliardini, Gueldry. L'excellent maître Roll appelle notre attention avec un *Profil en plein air*, et une *Etude de nu*, savoureuse et forte comme il est accoutumé d'en faire, et M. Ch. Meissonier avec un *Fumeur* et un *Peintre hollandais*, deux œuvres d'un art raffiné. J'allais oublier les *Prunes* et les *Roses*, de M. H. Kreyder. Parmi les œuvres de sculpture, je remarque la petite *Victoire*, de M. Marqueste, la *Paix* et le *Vieux Vigneron*, de M. Michel, le *Lion* et la *Panthère*, de M. Peyrol, la *Danaïde*, de M. Hannaux, et la *Réverie*, de M. Levasseur.

L'art précieux se recommande par les merveilles de Lalique, le *Jeune Chat*, de M. Gardet, et les œuvres de MM. Rozet, Georges-Jean, Gaillard et Fouquet.

L. R.-M.

* *

Voici un bel artiste : sincère, vigoureux, savant, plein d'une savoureuse et naturelle originalité.

Original, il l'est avec aisance et, pour ainsi dire, avec bonhomie, sans affectation d'attitude, sans bizarrerie de manière. Luigini s'efforce d'être avant tout et exclusivement un peintre, de voir, et de traduire dans la langue qui lui est propre, avec les moyens de son art. Si l'on ajoute qu'il est doué d'une fine sensibilité, il ne faut rien entendre là de littéraire. Les « sujets » n'ont guère pour lui d'importance. Le mur d'une vieille bâtisse, l'eau bourbeuse d'une flaque, le grouillement bigarré des chantiers l'émeuvent aussi vivement que le joli profil d'un enfant sur les prairies hollandaises ou la fluide lumière de ces « intérieurs » qu'il a plus d'une fois interprétés.

On a pu remarquer, en différentes réunions d'artistes et notamment au Salon de la Peinture à l'Eau fondé, l'an dernier, par Gaston La Touche, de larges et solides pages d'aquarelle. Un consciencieux apprentissage devant la nature, l'amour passionné de son art, la culture rationnelle de ses dons, qui sont d'un coloriste harmonieux et profond, lui préparaient une place que, soudain, va faire très grande la pré-

Les Livres

LA SCULPTURE AU LOUVRE, PAR GUSTAVE GEFFROY. *****
INVENTAIRE GÉNÉRAL DES DESSINS DU MUSÉE DU LOUVRE ET DU MUSÉE DE VERSAILLES, PAR MM. JEAN GUIFFREY ET PIERRE MARCEL, Ecole française, tome I. LA DAME D'AMOUR, par GASTON DERYS. POUPEE FRAGILE, PAR CHARLES-HENRY HIRSCH *****

M. Gustave Geffroy, continue chez Per Lamm sa belle série des *Musées d'Europe*, et le livre qu'il publie cette année est consacré à la *Sculpture au Louvre*. Très modestement, l'auteur, au début de son livre déclare que dans ses pages, il ne faut pas voir autre chose qu'un sommaire « de la beauté, de la grâce, de l'émotion, de la pensée, que les statuaires de toutes les régions et de tous les temps ont exprimées par leurs statues, et leurs figurines, leurs bas-reliefs et leurs bustes. »

Mais le livre est mieux qu'un sommaire : c'est une étude très précise et très méthodique des différentes étapes de l'expression plastique. L'auteur nous promène d'abord à travers l'antiquité, et tour à tour, il explique l'art de l'Égypte, de la Chaldée et de la Syrie, de la Susiane et de la Perse, de la Syrie et de Palestine, de la Phénicie, de la Grèce, de l'Etrurie et de Rome.

Puis, en cinq chapitres, il suit l'évolution de l'art français, à travers le moyen âge, la Renaissance, le XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles. Il termine par une incursion dans l'art du Japon. Je n'ai pas à rappeler ici les qualités du maître écrivain, qui joint à une très solide érudition une volonté formelle d'être compris. Dans un livre de lui, le lecteur est toujours certain de puiser un enseignement utile. Dans une matière aussi riche qu'une étude sur la sculpture au Louvre, Gustave Geffroy ne pouvait que faire une œuvre de premier ordre : il n'y a pas failli. Son livre, rempli d'aperçus originaux, d'observations justes, exprimées avec une clarté éloquente, est de ceux dont la lecture s'impose, et deviendra par la suite un précieux instrument de consultation. Si vous ajoutez que le texte est agrémenté de nombreuses planches, et d'illustrations nombreuses également, qu'il est imprimé avec le plus grand soin, en un format parfaitement adapté, vous ne serez pas surpris du succès bien vif qui, dès son apparition, a salué cette belle œuvre nouvelle de l'éminent critique.

* *

Un autre livre d'art qui était depuis longtemps attendu, c'est celui que MM. Jean Guiffrey et Pierre Marcel publient dans la collection des Archives des Musées nationaux et de l'Ecole du Louvre, sous ce titre : *Inventaire général des dessins du Musée du Louvre et du Musée de Versailles*. Ce premier volume ne contient qu'un millier de numéros de l'Ecole française ; c'est dire que l'Ecole française même n'y figure pas complètement. Ce n'est pour ainsi dire qu'un premier fascicule, mais un fascicule qui nous donne un désir impatient de voir paraître les autres. Les deux auteurs ont décrit chaque dessin avec le plus grand soin. Ils donnent, pour chaque artiste, des dates précises, et ils portent la lumière de leur érudition sur les monogrammes des collectionneurs, ainsi que sur les filigranes des papiers.

Pour l'authenticité des dessins, en effet, il ne faut laisser de côté nulle indication ; et souvent une supercherie a été découverte au seul examen des lettres, dates, ou marques de fabrique tracées dans la pâte même du papier sur lequel le dessin était fait.

Pour ce qui est des monogrammes des collectionneurs, tout le monde a eu entre les mains des dessins au bas desquels se trouvaient dans un mince filet d'encadrement des lettres mystérieuses, à qui l'on était furieux de ne pouvoir arracher leur énigme. Grâce au livre de MM. Guiffrey et Marcel, cet ennui-là disparaîtra, d'autant que des tables permettent de

J. C.

(Lire la suite au dernier feuillet du numéro.)

Soir de Première

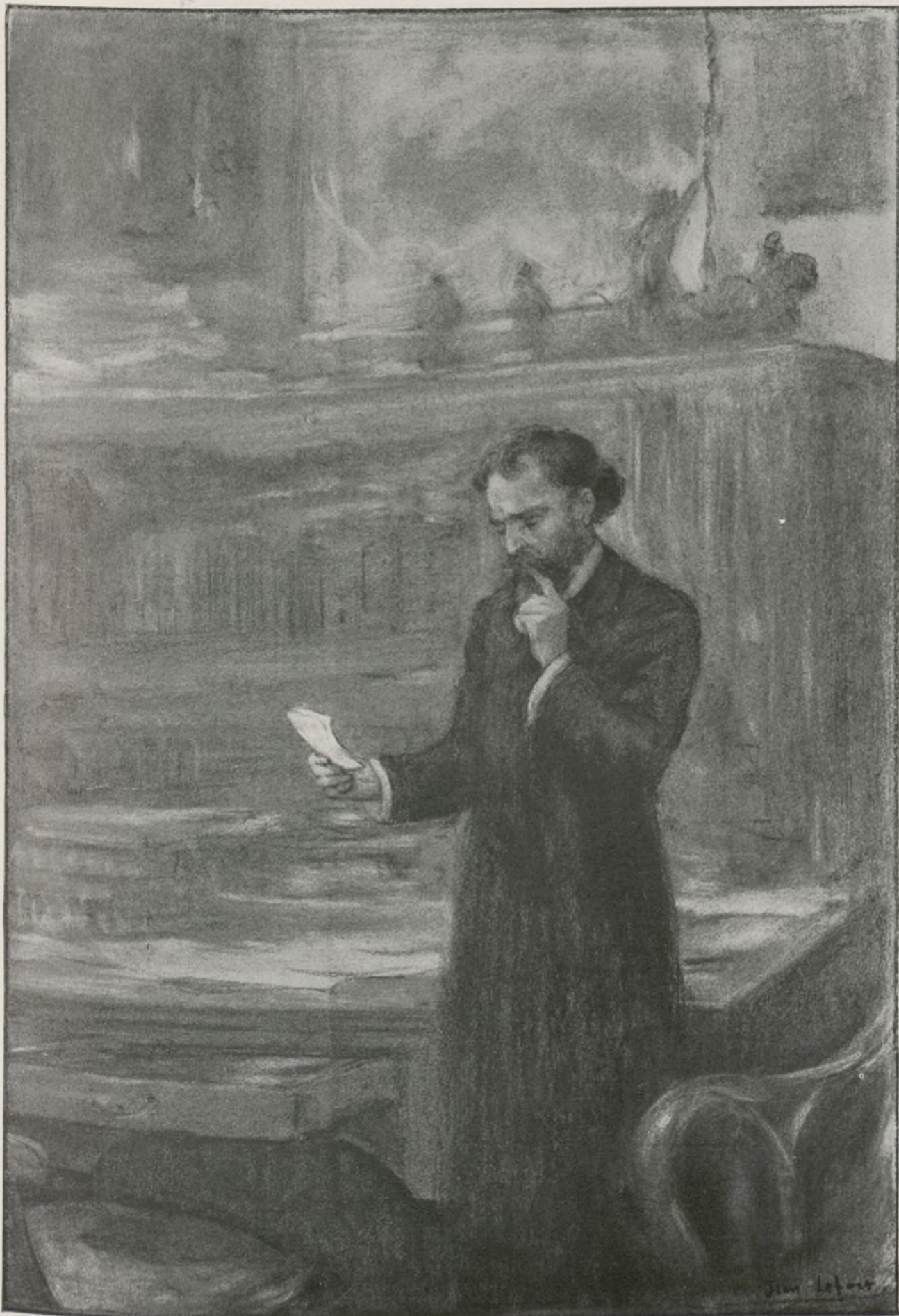
NOUVELLE INÉDITE
DE MARC VARENNE

« Mon cher Henri,

» Je suis arrivée avec mon mari depuis hier matin : je désire-
» rais vous faire faire sa connaissance et serais très heureuse de
» vous revoir après tant d'années écoulées. Nous vous savons
» occupé, en ce moment surtout, puisque c'est demain que passe
» votre pièce au Théâtre-Français. Mais comme notre séjour ici
» sera de courte durée, vous seriez aimable de trouver quelques
» minutes à nous consacrer.

» Envoyez-moi un petit mot, je vous prie, et croyez, mon
» cher Henri, à mes sentiments de bonne et vieille amitié.

» HÉLÈNE MAUCLAY. »



Henri Lubert après avoir parcouru cette lettre, laissa doucement tomber le papier sur son bureau où s'entassaient dans le désordre classique, cher à la plupart des écrivains, des manuscrits, des bibelots et des livres.

Hélène Mauclay! ce nom évoquait de si lointains souvenirs... Hélène avait été la petite amie d'enfance avec laquelle on joue aux osselets; plus tard, Henri avait aimé en elle la jeune fille, et dans ce premier amour, il n'avait pas craint, durant un moment, d'enfermer toute sa vie.

Pourquoi n'avait-il pas épousé Hélène, si joliment brune avec ses cheveux bouclés, ses yeux limpides et profonds comme l'eau d'une source au clair de lune?

Règle-t-on soi-même sa destinée? On échafaude des projets, et soudain, l'existence, semblable au vent qui détruit les paysages formés par les nuées du ciel, jette à terre nos illusions et nos nos rêves.

Il se remémorait..

Un matin de février, alors qu'il complétait ses études à Paris, un télégramme l'avait brusquement rappelé auprès de sa mère mourante.

« Je te cachais depuis quelques mois notre triste situation » pécuniaire, mon fils, lui dit Mme Lubert, je voulais que sans » encombre, tu puisses terminer ton droit : te voilà docteur et la » thèse presque achevée. Il ne te reste que peu de ressources, mais » tu es homme à savoir regarder en face l'avenir. »

Madame Lubert ne laissa en effet que les débris d'une fortune, qui avait été considérable, et quand Henri se retrouva seul dans la maison où il avait connu de si douces heures d'affectueuse quiétude, le découragement envahit son âme et il lui sembla que l'horizon de sa vie était obscurci à jamais.

C'est alors que se fit sentir la bienveillante influence d'Hélène. Elle releva l'énergie du jeune homme : « Hé quoi, est-ce à votre âge qu'on désespère : les dernières paroles de votre mère n'ont-elles pas au contraire exprimé l'entière confiance que Mme Lubert avait en vous? Retournez à Paris, et quand vous aurez, comme les autres, tracé votre chemin, n'oubliez pas le pays où vous êtes né. »

Elle ne pouvait en dire davantage... et Henri, obéissant à ce qu'il ne savait quel pressentiment, ne précisa pas.

Réconforté par la présence amie d'Hélène, sa résolution fut rapidement prise, et la semaine suivante il remontait sur Paris.

Ah! les débuts incertains et pénibles! il lutta, et connut tour à tour les pires découragements et les plus merveilleuses espérances.

ILLUSTRATIONS
DE JEAN LEFORT



Son énergie avait triomphé. Abandonnant de façon définitive la robe de l'avocat, il s'était tourné vers les lettres et voilà que peu à peu ses romans se vendaient, ses pièces se jouaient... et demain la consécration de la célébrité lui serait donnée sur la scène de la Comédie-Française.

Demain... Henri Lubert cessa d'évoquer le passé. Demain ! ce billet d'Hélène parlait aussi de demain !

Dix ans s'étaient écoulés depuis le jour où il avait quitté la maison où sa mère était morte. Durant dix ans il s'était acharné au labeur opiniâtre qui portait enfin ses fruits, et Hélène, surgissait devant lui, Hélène qui fut jadis la consolation, la confidente de ses premiers rêves et le but désiré de ses efforts.

Il l'avouait, emporté par le courant de la mêlée parisienne, il n'avait plus songé au milieu de ses angoisses et de ses combats, à la figure souriante de la jeune fille. Il avait presque oublié... Le paysage qui avait encadré son enfance s'était comme estompé et s'il pensait parfois aux êtres et aux choses laissées là-bas, il se les représentait comme vivant à une autre époque déjà bien éloignée. Le milieu transforme les êtres, et cet esprit délicatement tendre qu'était Henri Lubert, avait subi plus qu'un autre les atteintes de cette loi.

Mais, à cette heure, devant les lignes tracées par la main de celle qu'il avait aimée, que peut être il aimait encore, le scepticisme d'Henri Lubert tomba, l'aventure de jadis retrouva à ses yeux toute sa grâce première, et dans ce cœur de boulevardier renaquirent les fraîches émotions de l'étudiant.

Hélène, sa chère Hélène était mariée ! Sans doute, après avoir vainement attendu, après avoir espéré la venue de celui dont elle avait relevé le courage, cédant enfin aux sollicitations pressantes de sa famille, elle avait consenti à cette union quelconque, à ce mariage de raison. Et, par habitude, par métier, Henri Lubert

bâtissait ainsi une série de chapitres d'un roman de la vie de province. Il s'accusait : le coupable, c'était lui. Si Hélène souffrait de sa situation présente, la faute ne lui en était-elle pas imputable ! Et d'ailleurs elle n'était pas seule à souffrir, car Henri s'en apercevait maintenant : qui l'entourait de soins, qui l'aimait ? Personne ! Partout, des relations, des amis, pas un dévouement. L'imagination aidant, sa naissante célébrité apparut à Henri comme puérile et misérable.

Tout entier à sa chimère, il eut un geste instinctif et se regarda dans la glace : à 35 ans on est jeune encore... pourtant il crut voir moins de vivacité dans son regard et peut-être quelques rides aux tempes.



Le travail, la vie fiévreuse de Paris n'avaient-ils pas un peu entamé ce robuste tempérament ?

» Allons, résuma-t-il, demain je verrai Hélène et je l'emmènerai à la première, dans ma loge.

* * *

Le premier acte de la pièce vient de finir et toute la salle applaudit.

Seul, au fond de la baignoire qu'il occupe avec M. et M^{me} Mauclay, Henri paraît ne rien voir, ne rien entendre et semble ne point se douter que son avenir se décide. L'horrible soirée ! Ah ! la véritable pièce ne se joue point sur la scène, mais bien dans son cœur, dans son pauvre cœur meurtri et atteint dans ses enfantines et généreuses illusions.

Cependant, la foule emplit les couloirs : on veut voir l'auteur, le féliciter, lui dire l'enthousiasme provoqué par son œuvre. Les conversations se croisent. Dans le foyer des artistes, le célèbre critique, Charles Dermond, péroré au milieu d'un groupe de jolies femmes : « Ceci n'est rien Mesdames, attendez le second acte, il vous ménage des surprises : oui vraiment Lubert a écrit là une belle pièce. Au fait, où donc est-il, j'aurais plaisir à lui serrer la main, et vous, Mesdames, je crois que vous ne seriez pas fâchées de lui témoigner votre admiration. »

Il s'élança suivi de son escorte et monta jusqu'à l'étage Samson.

« Chère amie, demanda-t-il, à Berthe Clary, la blonde comédienne dont personne n'ignorait la liaison avec Henri Lubert, vous allez nous renseigner, nous espérons trouver ici l'auteur. »

L'actrice tourna vers Dermond son joli visage où ses yeux trop brillants mettaient une note de sourde colère : « Je suis heureuse de vous voir, mon ami, répondit-elle, d'une voix qu'elle tâcha de rendre indifférente, mais on perceait néanmoins une irritation difficilement contenue ; quant à Lubert, un de mes camarades vient de m'avertir qu'il reçoit les félicitations de ses amis dans sa baignoire, où il a, paraît-il, des parents de province » !

Henri Lubert en effet n'avait point quitté sa place. A chaque instant la porte s'ouvrait et laissait passer un admirateur qui rentrait le sourire aux lèvres et la main tendue : « Hé bien, ça y est. Vous avez, je ne vous le cacherai pas, la mine légèrement fatiguée ; oui, je comprends, l'émotion en est la cause... succès complet... à tout à l'heure... la bataille est gagnée »...

Au milieu de ce bruit incessant, de cette sorte de murmure confus, propre aux entr'actes de première, la personnalité d'Henri s'était dédoublée : le spectateur apparaissant à ses yeux comme de façon réelle, l'auteur acclamé comme n'ayant avec lui qu'une parenté lointaine.

Hélène ! il fermait les yeux... il revoyait la jolie jeune fille de jadis, si fine, si simple, si douce... et dans un curieux désordre, les décors du passé se présentaient à lui : des lumières sur les arbres du jardin au coucher du soleil... des odeurs de fruits mûrs conservés au fond d'une armoire... la chanson du feu de pin dans la cheminée de la cuisine... les bruits familiers de la rue... la diligence, le chiffonnier, le raccommodeur de porcelaine... toute son enfance repassait ainsi dans sa mémoire en l'espace de quelques secondes et quand il cessait de regarder en lui-même, là, assise à côté de lui, que voyait-il ? une lourde jeune femme vêtue avec le mauvais goût prétentieux, particulier à certaines régions.

Combien Hélène Mauclay était différente de Mademoiselle Hélène Vermandois ! Qu'y avait-il de commun entre les deux ? Henri se rappelait avec une âpre ironie ses rêves de la veille... combien était plus banale la réalité ! Hélène n'avait pas souffert, Hélène n'avait jamais attendu... Au bout de quelques mois, ne recevant plus de nouvelles de Paris, elle l'avait, sinon oublié, du moins perdu de vue, et avait épousé M. Mauclay.

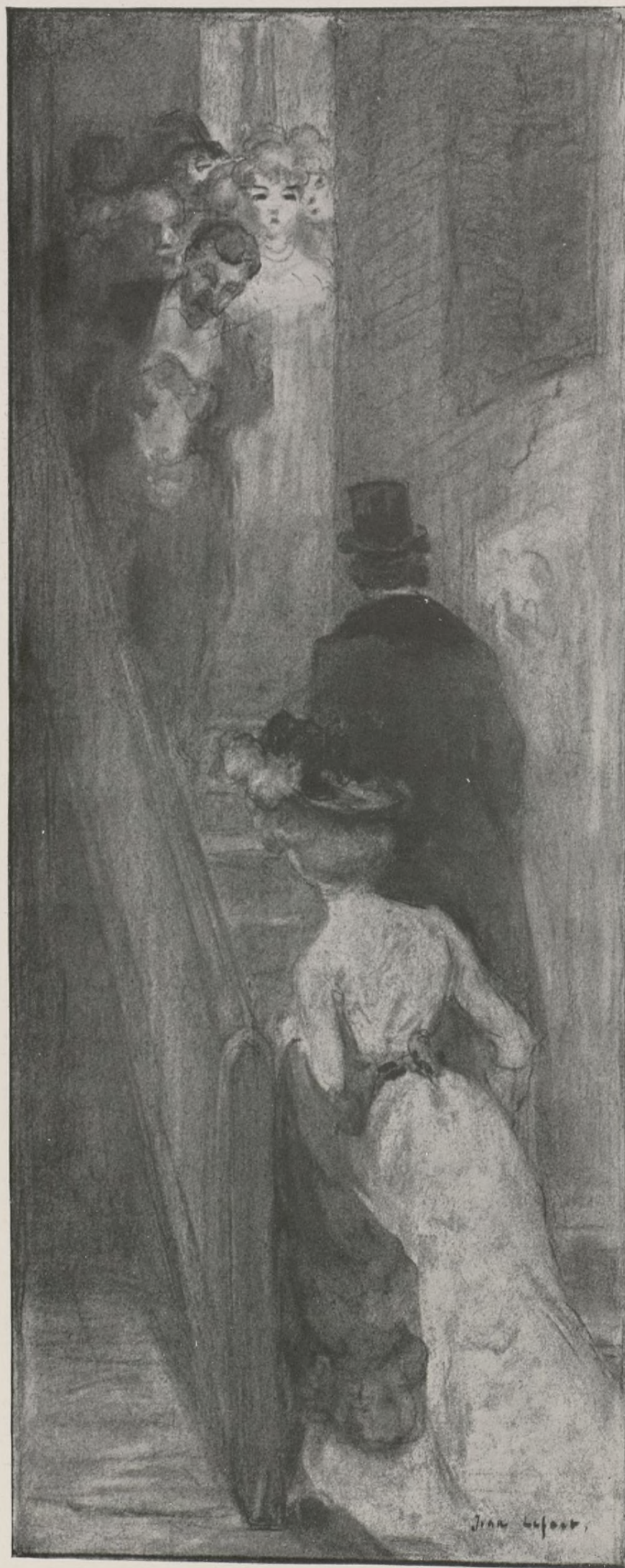
La vie trop calme et dépourvue de toute préoccupation intel-

lectuelle avait accompli son œuvre. Au moral comme au physique, Hélène s'était épaissie, selon l'expression vulgaire mais si vraie.

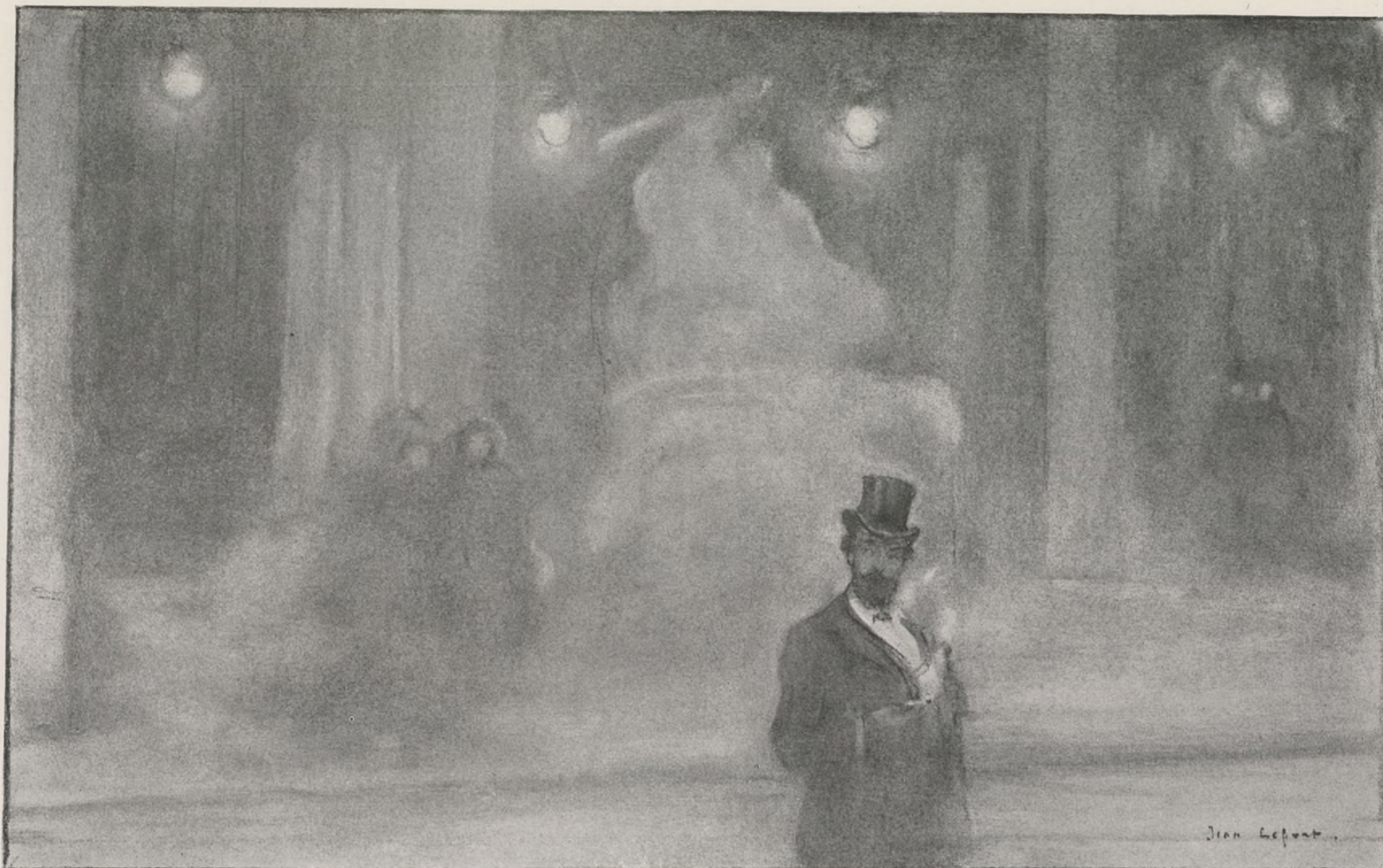
Hier, en recevant ce billet il avait ressenti une fois encore les délicieuses émotions d'un amour sincère et juvénile... et voilà qu'à cette heure il comprenait que cette exquise sensation avait été la dernière... c'était bien fini la jeunesse et son enthousiasme ! quelque chose qu'on ne retrouve plus avait disparu, était mort en lui... La dernière rose de la gerbe printanière s'était effeuillée au vent d'automne.

Il se complut dans cette douleur même, il ne quitta point la baignoire, il savourait son mal avec délice, il en jouissait.

Comme le rideau tombait sur le dernier acte, Henri suivi de



**



ses invités, gagna rapidement le péristyle : une voiture attendait ; il y fit monter Hélène et son mari, serra les mains, jeta un rapide adieu, et se dérobant aux remerciements, laissa s'éloigner le fiacre du côté de la rue de Rivoli.

Il rentra dans le théâtre par la porte de l'Administration. En gravissant le petit escalier, l'atmosphère lourde, spéciale aux coulisses et aux loges, le força à sortir de son rêve : et machinalement, il contempla durant quelques secondes, le buste de Molière qui orne un des coins de cette partie obscure des Français.

« Tu as eu raison de considérer la vie comme une comédie perpétuelle, Poquelin, murmura-t-il ».

Là haut, la potinière battait son plein. Les amis des amis, les camarades des camarades encombraient le palier de leurs éclats de voix et s'agitaient devant le buste fraternel d'Eckman Chatrian.

Berthe Clary attendait son amant avec le projet bien arrêté de lui chercher une querelle, car elle le connaissait à merveille et savait qu'après le premier moment de violence passé, il lui reviendrait plus soumis et plus passionné. Mais devant l'air de fatigue que trahissait la physionomie d'Henri elle n'osa pas ; ce fut avec des caresses qu'elle l'approcha.

Il ne la repoussa point...

« Chère, fit-il, doucement, je suis las et ne sait trop à quoi attribuer cette indisposition qui, je l'espère, sera de courte durée. Les dernières répétitions et l'émotion de cette première, m'ont énervé. Je ne me sens pas le courage d'aller ce soir souper avec Ferneuse et sa femme. Ils t'attendent, excuse-moi auprès d'eux ».

Clary était trop femme pour insister. Sous la lassitude physique, elle devina une autre cause toute morale, qu'il ne lui appartenait pas d'approfondir, tant il est vrai que certains coins de notre conscience doivent rester obstinément fermés pour ceux qui nous entourent : il est des sujets dont on ne parle qu'avec soi-même.

Henri Lubert redescendit. Les couloirs étaient presque vides ; sur son passage deux jeunes élèves du Conservatoire le saluèrent respectueusement d'un « Bonjour Maître »... Déjà ! ce mot le fit tressaillir : ainsi donc c'était vrai, Henri Lubert depuis ce soir était un des maîtres de la scène contemporaine.

Alors, pourquoi pleurer sur des souvenirs de jadis ? ne venait-il pas d'atteindre le but ardemment désiré ? L'effort avait triomphé. La vie lui souriait, il devait aller vers elle et travailler avec courage, elle lui donnerait encore de nouveaux plaisirs et de nouvelles joies.

Au dehors, un léger brouillard parisien faisait un décor de rêve...

Henri releva le col de sa pelisse et ce fut presque allègrement qu'il se décida à rentrer à pied sur la rive gauche.

Quelques spectateurs attardés sous les galeries, remarquèrent sa présence, et d'un groupe partit une voix de femme qui disait : « Le voilà ». Il était bien dès ce soir un des rois de Paris.

MARC VARENNE.

Le Printemps au Village

IMAGES DE ALFRED-M. LE PETIT



Drôle de temps ! Qu'est-ce qu'ils font donc, la haut ? Voilà que devant le soleil, les nuages, en chevauchée folle, s'élancent, se heurtent, roulent, éclatent, se déforment, fondent, et ce sont des averses drues que le vent dirige ici et là, comme des douches subites et brèves, mais répétées, que verseraient de gigantesques arrosoirs. Puis le soleil brille de nouveau ; puis les nuages s'amoncellent encore : on dirait des matelas d'ouate brune qui descendent et vont couvrir les toits de chaumes ; et c'est une giboulée qui ruisselle. Sur le chemin qui serpente à travers la plaine, les gens s'en viennent, la tête abritée sous le capuchon de la limousine : mais ils ne se plaignent pas. C'est pour eux que l'averse travaille. Dans les sillons recouverts, où la semence vient d'être mise, l'eau est nécessaire pour la terre, et si les nuages se battent, c'est la bonne bataille qu'ils se livrent, la bonne bataille qui aidera à la fécondité des moissons futures.



Celui-là, c'est le savant ! mais un savant d'une espèce particulière, un savant qui étonne la marmaille par le mystère qui semble l'envelopper. Un jour il s'est dit dans son langage de corbeau : « Je resterai l'hôte de ce coin de village », et on l'a laissé s'installer : un vieux tonneau lui sert de cage : une planchette lui tient lieu de chaire ; et lorsqu'il paraît, lorsqu'il se montre tout vêtu de noir, l'œil rond et menaçant, le bec ouvert, le gosier bavard, sur sa plate-forme, les bambins s'en viennent autour, mais pas trop près : et Maître Corbeau, qui ne chante plus, depuis l'anecdote contée par le fabuliste, Maître Corbeau cause : il a d'étranges notes gutturales : il articule des syllabes, qui forment des mots humains, par lui entendus ; il a tout le sérieux d'un orateur qui sait se faire écouter, et qui sait qu'on l'écoute : il n'a cure d'un applaudissement, mais il ne demeure pas insensible à un débris de viande ou de fromage, et pour peu que son repas ait été copieux, il a de beaux élans d'éloquence, pour la plus grande joie des petits, qui lui croient de la gratitude



REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE

RACONTÉES
PAR UN
BOURGEOIS DE PARIS

C'est le matin. Depuis longtemps le jour est levé, mais le village est encore endormi; les petites maisons ont leurs rideaux tirés et leurs portes closes: sur la grand'place, qui s'étend devant l'église, il y a bien la charette du boulanger qui s'est arrêtée; mais elle est en avance; il y a bien une bonne femme qui s'en va à grand pas, avec deux bambins; mais c'est pour le train, qui est loin encore, et c'est tout. Et pourtant on entend piailler les oiseaux, le soleil rit dans le ciel, et dans les champs voisins, les graines vont germer. C'est le matin: on dort encore au village.



Si le marché n'existait pas, il faudrait l'inventer; plus encore que pour les objets de première utilité qu'on y trouve, il s'impose comme but de promenade, comme occasion essentielle d'activité: une ou deux fois par semaine, on tend les bâches au dessus des étals posés sur des tréteaux, et les négociants y viennent installer leur fourbis; entre les rangées de comptoirs, les camelots circulent offrant leurs pacotilles, « moins cher qu'en boutique. » Et dès l'ouverture, tout le village est là, musant, marchant, se bousculant dans les relents des victuailles, des fleurs, de la friture et du papier d'Arménie. On se rencontre, on cause, on potine, on se laisse tenter, on achète, on se risque à de menues dépenses, non prévues au budget: d'aucuns, à l'auberge, vont sceller les marchés, à l'aide d'apéritifs où la raison s'obscurcit, et toute cette vie s'agite sous l'œil paternel et intelligent des gendarmes, le bicorne en bataille, le grand sabre sonnante sur le pavé, graves de toute l'autorité qui pèse sur leurs épaules, et qu'ils exercent avec le fin doigté que l'on sait.



Floréal! Il y a dans l'air des relents de sève; les pommiers ont reconquis leur parure printanière: dans la lumière vibrante du soleil, les papillons ont ouverts leurs ailes, à la grande joie des gamins qui les chassent, sans les pouvoir atteindre. Les fillettes, par une instinctive coquetterie, se sont piquées des fleurs dans les cheveux, et c'est avec des fleurs encore qu'elles s'arrangent des ceintures; les bambins derniers nés, s'essayer à gigoter et préludent à leurs premiers pas, par des saccades trébuchantes; sur le sol enfin, on voit ramper d'étranges insectes, bestioles fragiles à architecture compliquée et menaçante, organismes vivants éclos de fermentations mystérieuses. Et dans le ciel il y a de la joie, de la vie, du spasme, du sourire, de l'amour: il y a de longues et vagues rumeurs, comme un vibrato d'orchestre, pour l'accord, avant la grande symphonie.



Dès le matin, sages et recueillies, elles ont mis leurs robes blanches, et leurs longs voiles de mousseline, les fillettes de la première communion; puis, accompagnées de leurs familles, en toilettes des grands jours, elles s'en sont allées vers la vieille église, à l'autel fleuri, aux cierges allumés, tandis que les cloches sonnaient à toute volée. « C'est le jour des anges » disaient des commères sentimentales, sur leur passage: des anges aux joues roses et pleines, plus roses et plus pleines, dans l'encadrement de tant de blancheur, et sous l'afflux de tant d'émotion. Et dans tous les foyers du village, même dans les foyers qui n'abritent pas de communiantes, il y a comme de la joie pure, de la joie et de l'apaisement. Sous le soleil radieux on a vu passer le cortège virginal, aux mousselines qui flottaient comme des nuages, des nuages qui auraient eu des ailes, et ce spectacle évocateur de souvenirs ou de rêves a ouvert les âmes à de mystiques et instinctives aspirations d'idéal.



Ab! les vilains gamins! Ils s'en sont allés à l'orée du bois, et les voilà qui vont dénicher les oiseaux, et piller les nids. L'un d'eux, le plus audacieux, celui, qui, à l'école, passe pour être le plus fort en gymnastique, s'est bissé au tronc d'un arbre, et, à califourchon sur une branche, il met le deuil dans un nid dont la couvée va choir avec des cris d'effroi: Qu'importe! la main brutale du polisson ne s'arrête pas à ces clameurs; les autres gamins sont en bas qui admirent le grimpeur, et celui-ci veut le succès tout entier, si inutile qu'il soit. Gare les autres nids. La bande est insatiable, et vers le soir, il y aura sur le sol, là où ils seront passés, des petits cadavres d'oiseaux sans plumes, couchés sur le dos, les pattes crispées, que les mulots et les rats, dans la nuit, viendront dévorer. On leur a dit pourtant, aux méchants vauriens, que la main qui détruisait un nid était une main sacrilège.



Le cousin Dupoteau, celui qui a la ferme des Saules à huit kilomètres du village, se marie le lendemain, et voilà toute la famille qui s'en va, pour y assister: dans la lourde charrette, habituée à d'autres fardeaux, on a placé des planches en guise de banquettes, et toute la maisonnée s'y est entassée, ce qui donne à réfléchir au cheval qui tire dans les brancards. Les jeunes, les mûrs, les vieux, sont là, silencieux, solennels en leurs vêtements des dimanches, d'autant plus graves, qu'on leur a promis et qu'ils se promettent d'amples et longues et copieuses réjouissances pour la noce. Et puis chacun a son paquet, son carton, son panier, victuailles, cadeaux, sans oublier quelques pots de fleurs: il faut bien mettre un peu de sentiment et d'idéal dans cette réalité. Et la bête tire; et sur les pavés ou sur le sol sillonné d'ornières de la route, la charrette a des ressauts qui font vaciller les malles et se heurter les coudes: la promenade sera rude, on aura les jambes engourdies à la descente, mais qu'importe: le ciel est clair, la campagne sent bon; et puis le cousin Dupoteau se marie!

Comme il en conterait des histoires, le puits communal, s'il pouvait parler! C'est près de lui que toutes les commères se rencontrent, celles surtout qui donneraient gros pour ne point se voir; et, le hasard aidant, en attendant que la Vérité sorte du puits, on s'en dit de cruelles. Toutes les rancœurs, toutes les haines, toutes les rages éclatent, et l'on se menace, on se maltraite, on s'injurie, on se regarde avec mépris, on écume, on pâlit, on verdit, on en a le sang « qui ne fait qu'un tour » et l'on en viendrait aux mains, si l'on ne craignait l'appareil de la justice.

Et quel vocabulaire! Quelle langue! Quelles trouvailles de mots écorchés, qui vous ont, avec l'accent du drame, la plus pittoresque silhouette qui soit. Tous les « on dit que vous avez dit » reviennent sur les lèvres bargneuses des mégères, qui les accompagnent de formules vengeresses. Malheur à celles qui eurent la langue trop longue! Un jour qu'elles iront au puits communal, il leur en cuira, et le puits communal n'est pas discret.



On les a descendus des charrettes où ils avaient été entassés pour être amenés au marché, et dans l'étroitesse desquelles chaque cabot de la route leur arrachait ces cris stridents, si cruels aux oreilles délicates. On les a parqués dans des barrières basses, et les acheteurs sont là qui les tâtent longuement avant de se décider et de desserrer les cordons de leur bourse. Eux, les pores à imagination courte, ils peuvent prendre ces contacts de mains répétés, petites tapes sur la chair grasse, friction sur les flancs, pour des caresses; et, comme ils sont entêtés, on aura de la peine, après les heures du marché, qui auront été des heures de liesse, à leur faire réintégrer la charrette du matin, ou telle autre charrette qui les emmènera vers l'inconnu, car les pores ont peut-être des rêves et des inquiétudes. Et lorsqu'on les enlève, ils résistent sous le bras qui les étreint, ils jouent de leurs pattes pour s'échapper, et leur queue en lire-bouchon a des frémissements impatients. Et s'ils savaient, les pauvres, ce qui les attend, et ce qu'on attend d'eux!



C'est fête : une fête que l'on voyait jadis, et que l'on reverra plus tard sans doute, selon l'éternelle loi des recommencements : dès le matin, on a tressé en guirlandes des fleurs et des feuillages, fleurs blanches et feuillages verts, et ces guirlandes attachées aux angles des toits des maisons basses, traversent la grand'rue du village. La cloche a sonné ses notes les plus claires, et devant les gens qui se découvrent le cortège s'avance. En tête le suisse, la hallebarde sur l'épaule, l'épée en verrouille, la canne à la main, en son uniforme qui prêterait à rire si l'occasion n'était si solennelle, puis le servent porte-croix, puis le curé en surplis, le crâne coiffé de la barrette, avec sa suite d'enfants de chœur ; puis la bannière de l'Immaculée, dont les cordons sont tenus par des fillettes couronnées de fleurs, puis la communauté, puis les demoiselles de la persévérance, qui, traînent, désabusées, la mélancolie d'avoir coiffé Sainte-Catherine ; et ce sont encore, dans le long ruban qui marche aux rythmes ralenti des cantiques, les marguilliers, les dames du Saint-Rosaire, les ferventes de l'adoration perpétuelle, etc. Et dans la grande clarté du jour, sous le soleil qu'un air vif rend moins chaud, les assistants qui pensent à la santé des moissons prochaines, se disent que peut-être bien, c'est de la bénédiction qui passe.



Voici la noce : c'est émouvant à force de naïveté et de gaucherie. Le maire a lu les articles du code, le prêtre a lu des paroles sacrées : on a dit : « oui » et pour aller au repas où l'on se promet de manger jusqu'au malaise, on s'en va faire un détour par la campagne ; c'est la visite des mariés à la nature, à la bonne nature qui a entendu leurs premiers serments et surpris peut-être leur premier baiser. Dans la plaine, en leur bonheur, le cousin « rigolo » brûle un peu de poudre. Devant le cortège, le vieux Blaise racle son violon : il n'est pas Paganini, et son instrument n'est pas de Stradivarius : qu'importe ! Et la noce passe, cortège grotesque, mais en décor, tandis qu'en haut des branches, des bourgeons gonflés de sève craquent dans leurs corselets verts.



Foin des quolibets et des plaisanteries au gros sel ! La vertu est toujours récompensée, et s'il est des sceptiques pour ricaner, c'est qu'ils n'ont pas le sens des grands élans d'âme collective. Quelle émotion pourtant pour la rosière qui va recevoir des mains de M. le maire, la dot modeste, produit d'une fondation généreuse, accompagnée de louanges méritées et de sages conseils. Ce sera le plus beau jour vécu par l'humble fille ; la compagnie de pompiers est sous les armes, en plumet et en casque : la fanfare déchire l'air des accords de ses ophicléides, de ses bugles, de ses saxophones barytons et de sa grosse caisse ; les agents de police et le garde champêtre témoignent par leur présence de l'intérêt qu'ils portent à la chasteté des filles de chez eux ; les chiens aboient, les drapeaux flottent au vent, les guirlandes se balancent à l'auvent de l'estrade officielle, et tout le village assiste, rit, chante, burle, applaudit, acclame. Et la rosière y va de sa petite larme, qui sied à son innocence et à sa pureté.



Ici, tout est silence et recueillement, encore que dans les branches et les buissons, parfois, s'envole un chant d'oiseau. La vieille église dresse son clocher trapu : dans l'enclos qui s'étend derrière l'abside, les morts ont leur champ de repos, et lorsque la cloche au son velouté sonne les heures pour la prière, il semble que les croix de bois s'agitent parmi les fleurs, pour répondre : « Présents ! » au nom de tous les disparus. Et dans un coin, commodément assis sur un fauteuil, à l'ombre de son rislard de laine, M. le curé est en train de peindre : il peint son église et les verdure qui l'encadrent, et il lui semble, tant la vision en est pour lui simultanée, que son clocher touche le ciel, ou que le ciel daigne descendre jusqu'à son clocher et met une chape d'azur tendre aux épaules de son toit pointu. Et dans ce jour de printemps, où il n'a pas eu à pleurer une agonie, M. le curé est heureux : sa joie d'art l'aide à mieux comprendre toute la joie de la vie et il mêle dans une même tendresse muette et pieuse ceux qui l'ont reçue et Celui qui la donne.



Reproduction interdite

HARMONIE BLONDE

Tableau de M^{lle} C.-H. DUFAU

« JE RESPIRE OU TU PALPITES... »

Mélodie inédite

Poésie de VICTOR HUGO

Musique de I. de CAMONDO

CHANT *Andante con sentimento.* *mf*

Andante con sentimento. *Sonore.* *abband.* *a Tempo.*

PIANO *f* *sfz* *p* *Dim. pp* *p*

Je res - pire - où tu pal - pi - tes Tu sais, à quoi

bon - hélas, Rester là - si tu me quit - tes Et vi - vre -

Dim. *p* *mf*

si tu t'en vas - - - - - Que veux - tu - que je de - vien - ne -

Dim. *p* *p*

Cres - cen - do.

Si - je n'entends plus - ton pas - Est-ce ta vi - e ou la mien - ne Qui s'en

cres *cen* *do.*

Dim. *p* *mf* *Cresc.*

va je ne sais pas — J'en mourrai — fuis si tu l'o - ses A quoi bon — jours révo -

Dim. *p* *Cres - cen -*

mf *Cres - cen - do.* *Rall.*

- lus — Regar - der tou - tes ces cho - ses Qu'elle ne re - gar - de

do. *Dim.* *p* *Cres - cen - do.* *Rall.*

a Tempo. *mf*

plus — Que fe - rai - je seul fa - rou - che Sans toi, — du jour et des

a Tempo. *p*

Cres - cen - do. *Dim.* *Rall.* *p* *a Tempo.*

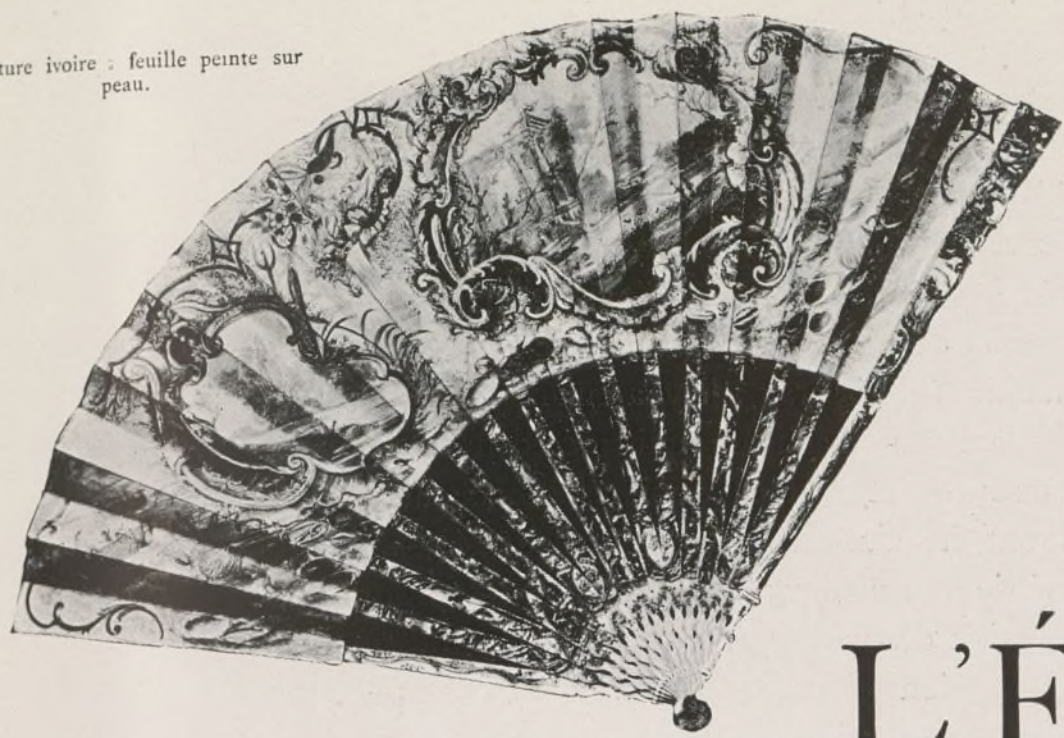
cieux De mes bai - sers — sans ta bou - che Et de mes pleurs sans tes yeux.

Cresc. *Dim.* *p* *a Tempo.* *Cres -*

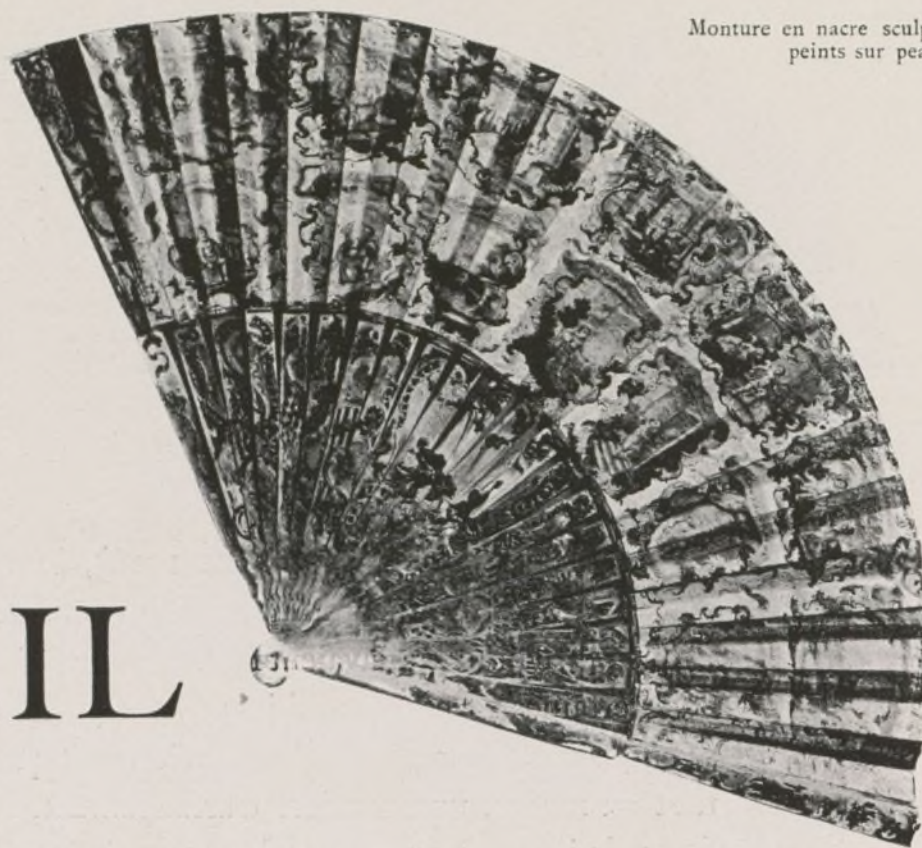
- cendo. *M.D.* *Dim.* *mf* *p* *Dim.* *pp*

M.G.

Monture ivoire : feuille peinte sur
peau.



Monture en nacre sculptée : sujets
peints sur peau.



L'ÉVENTAIL

A l'Époque de Louis XV

Ce serait une erreur de croire que dès l'avènement de Louis XV, il se produisit un changement radical dans le goût français, et ce serait une erreur non moins grave de supposer que le goût se fit stationnaire pendant toute la durée du règne du *Bien-Aimé*. La vérité, c'est que sous Louis XV, par conséquent pendant une longue étape du XVIII^e siècle, le goût français suivit un processus déterminé : l'évolution de la Régence avait été trop caractéristique, et trop heureuse, au point de vue de l'art, pour que son influence ne se fît pas longtemps sentir et, par la suite, au temps de la toute puissance de M^{me} de Pompadour, la ferme volonté de certains d'innover devait nécessairement exercer une action sur la mode, ou mieux sur une certaine façon de comprendre le goût.

L'éventail devait porter le reflet de cette mode et, encore que les matières employées fussent sensiblement les mêmes que sous la Régence — ivoire, or, nacre, peau, vernis martin, éventails plissés et brisés, — nous remarquerons une formule autre de décor, une autre source d'inspiration où l'on ira puiser, d'autant mieux, que, plus que jamais, on vit pour la société, et que l'éventail est le compagnon nécessaire de la toilette.

Lorsque Voltaire écrivait que parmi les choses nécessaires il fallait mettre au premier rang « le superflu » ; lorsqu'il disait que « les dieux n'ont établi les rois que pour donner tous les jours des fêtes, pourvu qu'elles soient diversifiées ; que la vie est trop courte pour en user autrement ; que les procès, les intrigues, la guerre, les disputes des prêtres, qui constituent la vie humaine, sont des choses absurdes et horribles, que l'homme n'est né que pour la joie, etc. », lorsqu'il parlait ainsi, il ne se risquait pas à un paradoxe d'imaginaire génial ; il exprimait des idées qui étaient celles de ses contemporains, en observateur attentif. La société, qui se voulait aimable et polie, à l'excès, ne cherchait que commodités, luxe, agrément, égards, ménagements, flatterie délicate, tout ce qui pouvait répondre à des instincts de bienveillance et de vanité intimement unis. C'est de cela qu'est fait le bonheur, un bonheur, dit Taine, « d'une espèce particulière, fin, léger, rapide, incessamment renouvelé et varié, où l'intelligence du Français, son amour-propre, toutes ses vives et sympathiques facultés trouvent leur pâture ; et cette qualité de bonheur, il n'y a que le monde et la conversation pour la fournir. »

Les heures se passent donc en décor, et l'éventail est l'arme essentielle, qui donne une contenance, plus encore qu'il ne sert à régler, selon le mot d'un poète, le vol des Zéphyrus. Aussi

enseigne-t-on aux élégantes à le manier convenablement, et l'on a pour cela un vocabulaire spécial. On trouve dans le *Spectateur*, des instructions dans le goût suivant :

« *Préparer l'éventail*, c'est le prendre et le tenir fermé ; en donner un coup sur l'épaule de l'un, faire une niche à un autre, en porter le bout sur le bord de ses lèvres, le laisser baissé, en le tenant entre deux doigts d'un air négligé. *Déferler l'éventail*, c'est l'ouvrir par degré, le tenir à moitié ouvert, le refermer et l'ouvrir en lui faisant faire des espèces d'ondulations. *Décharger l'éventail*, c'est l'ouvrir brusquement et faire une espèce de décharge par le claquement général qui s'opère au même instant, au moyen des plis et des touches qu'on agite rapidement. *Mettre bas l'éventail*, c'est poser l'éventail sur la cheminée ou sur la table, quand il s'agit de jouer, de manger, de rajuster sa coiffure ou de remettre une épingle qui se détache. *Reprendre l'éventail*, c'est le reprendre pour sortir, après la partie ou la visite faites. *Agiter l'éventail*, c'est s'en rafraîchir, lorsqu'on ne sait plus que dire, lorsqu'on ne sait plus que faire, lorsqu'on s'ennuie, lorsqu'on est embarrassé. *L'agitation de l'éventail*, est la partie la plus intéressante de l'exercice. Il y a diverses sortes d'agitation de l'éventail : l'agitation fâchée, modeste, craintive, confuse, enjouée, amoureuse. Enfin, l'agitation de l'éventail dépend de la manière d'être des dames ; de sorte qu'il y a des éventails gais, des éventails tristes ; il y en a de sombres et d'enjoués, de folâtres et de mélancoliques ; comme il y a des esprits folâtres, enjoués, joyeux, tristes, mélancoliques et rêveurs. »

Un objet, au sujet duquel on a établi un pareil protocole, est un objet sur lequel la mode et par conséquent l'art décoratif doit marquer son influence ; l'éventail nous permet, en effet, de noter une significative évolution depuis la mort du Régent, jusqu'à la fin du règne de Louis XV. Si les stylistes de la Régence eurent l'honneur de voir leurs formules longtemps suivies, il y eut, au temps de Louis XV, des artistes d'un talent assez original pour s'imposer au goût du public, et pour voir dans le champ qu'ils avaient ensemencé de leur génie, les imitateurs glaner avec une paisible et tenace outrecuidance. Ces stylistes : J.-B. Le Roux (1676-1745), Just-Aurèle Meissonnier (1693-1750), Briseux (1680-1754), Germain Boffrand (1667-1754), F. de Cuvilliers (1698-1767), François Boucher (1703-1770), P.-R. Babel (1427-1770), Jacques-G. Huquier (1695-1772), Hubert-François Bourguignon Gravelot (1699-1773), Jacques-François Blondel (1705-

Les éventails que nous reproduisons ont été gravés
d'après les clichés de M. DUVELLEROY

REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE

Les cinq sens : éventail de fabrication espagnole.

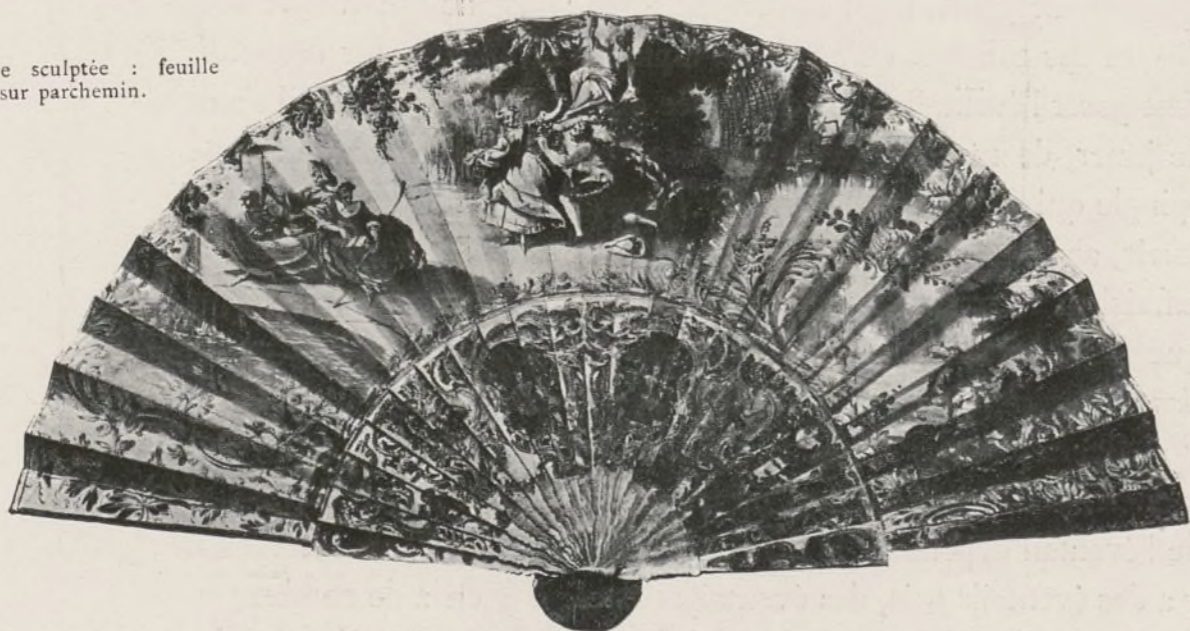


1774); Charles Eisen, fils (1722-1778), Pierre Germain (1726-1783), et d'autres encore ont créé des modèles, partout et longtemps reproduits, qui avaient façonné le goût à de certaines formes, à de certaines idées; des cahiers mêmes, où les éventailistes pouvaient, sinon le sujet qui leur était offert par leur imagination, tout au moins, une manière d'arrangement, et un décor, à l'aide desquels ils savaient rentrer dans l'esprit immédiatement contemporain.

La simplicité que j'avais signalée comme étant chère à l'époque de la Régence (1) devait être sans saveur, au temps de Louis XV, et d'autant mieux que sous Louis XV, il faut distinguer deux styles : le premier, le style Louis XV proprement dit, qui est émané de la tradition, et évolue vers une inspiration efféminée, où la ligne ne se défend pas d'une certaine contorsion très sensible dans les brins et les panaches des éventails; où le décor exubérant ne se refuse pas à laisser percevoir l'effort; où la volonté s'applique au mesquin et au mièvre, raffinant sur le fin des fins; le second, le style Pompadour, qui est spirituel, sans cesser d'être une affaire de mode, et demeure, en dépit de l'admiration fervente qu'il éveille encore aujourd'hui, une formule de transition, qui ramena, plus rapidement peut-être qu'on ne l'eût cru, en considérant ses truculences un peu folles, l'expression assagie et élégante, fine et légère, du style Louis XVI.

Le style Pompadour, qui exagéra l'horreur du style Louis XV

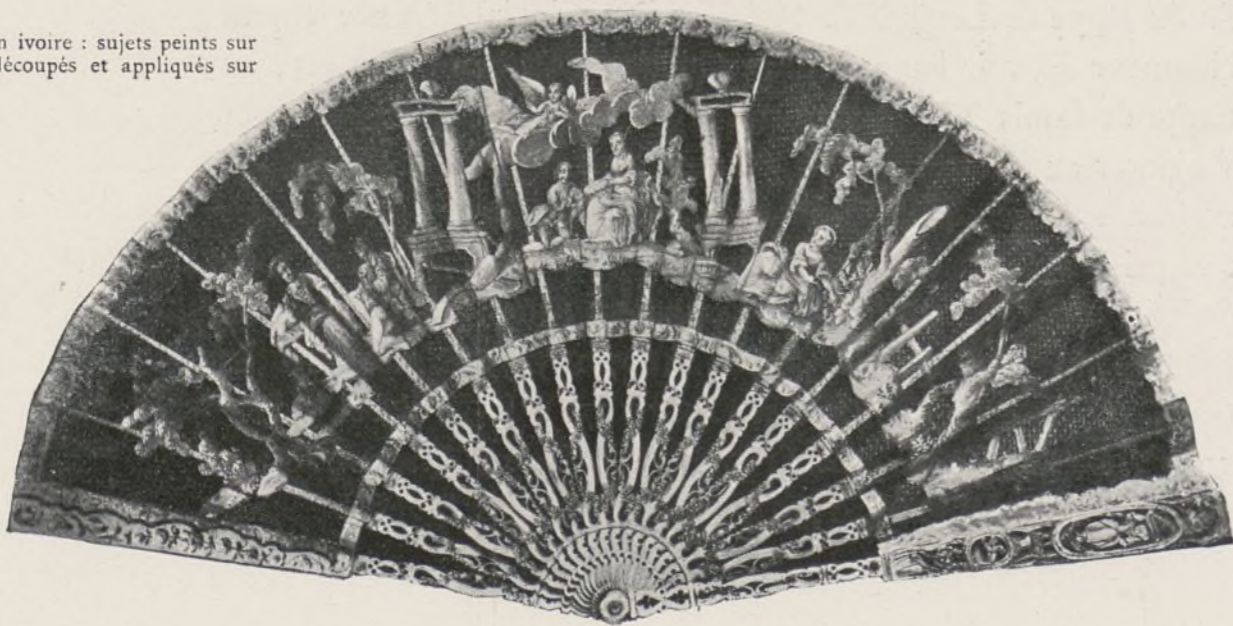
Monture nacre sculptée : feuille peinte sur parchemin.



pour la ligne droite, et ne se servit de la rocaille que pour multiplier sa fièvre du chantourné, ne fut, il faut le déclarer, qu'une mode raisonnée, un marivaudage de bon sens avec le mauvais goût, une neurasthénie qui força la sensibilité à trouver de l'agrément

(1) *Figaro illustré* : Numéro de janvier 1907.

Monture en ivoire : sujets peints sur papier, découpés et appliqués sur tulle.



ment là où, en d'autre temps, elle se fût déclarée offensée. Il faut convenir cependant que les artistes qui amenèrent le goût public à la mode du rocaille, furent doués d'assez de talent pour que leur fantaisie parfois se revêtit d'une séduction heureuse, et telle, qu'à toute époque peut-être, on s'y fût abandonné. Ce qui reste la loi fondamentale de ce style, c'est la volonté formelle de rompre avec la symétrie; l'art traditionnel disparaît : il y a enjambement continu du décor sur la ligne imaginaire qui précédemment en réglait le rythme; mais, — et c'est en quoi les décorateurs de l'époque Louis XV ont été d'une extraordinaire habileté, — en dépit de cette asymétrie systématique, le décor retrouve son équilibre : dans la distribution des masses, il y a une adroite mesure de pondération : l'expression est instable, mais elle ne boîte pas :

Monture sculptée en ivoire : feuille peinte sur peau.

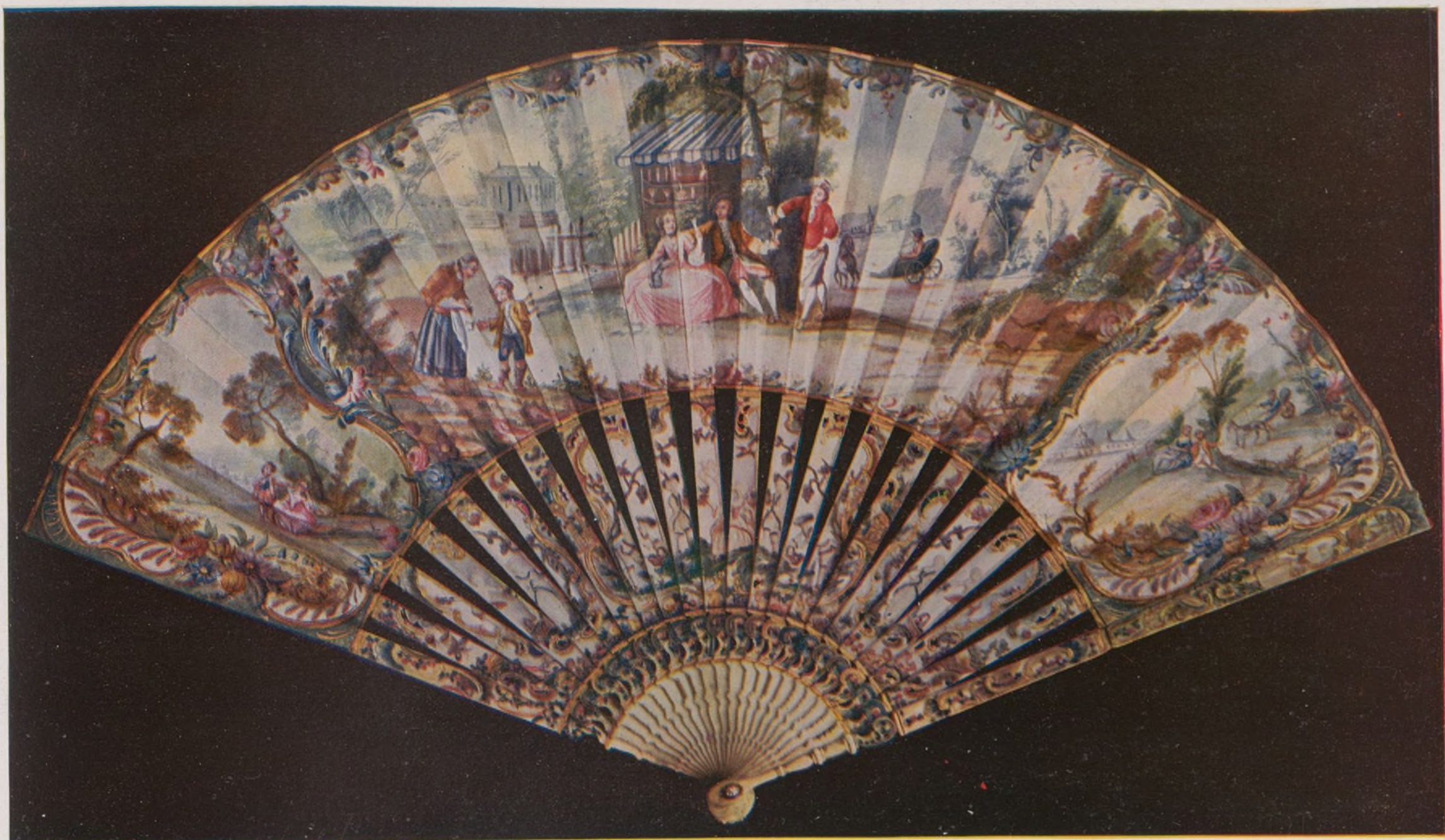


ce ne sont pas des mouvements, mais des ondulations, des frissons, des soupirs : on met des sentiments aux choses qui semblaient devoir en comporter le moins, et, en haine de tout ce qui est plat et rigide, on courbe, on bombe, et parfois, — c'est là l'écueil dont la mode ne sut pas se garder, — on va jusqu'à la boursofflure.

Dans l'éventail, on ne pouvait pas changer la forme de la feuille, ainsi qu'on se plaisait à le faire dans les écrans à main : on se rattrapa sur les panaches, et sur la partie des brins que ne couvrait pas la feuille : là on multiplia les lignes ondulées, les variations à aspérités saillantes, tout ce qui à l'œil, comme au toucher, pouvait distraire de la sensation droite et simple.

Parmi les expressions du décor, la figure humaine occupait une large place prépondérante, mais elle fut conçue autrement qu'au temps de la Régence; la beauté nue sembla parée d'une sensualité que le bon ton réprouva; et l'on se lança dans le costume qui permettait des idylles plus précises : même les demi-dieux furent souvent exilés de la décoration; on s'enchantait de pastorales, mais d'une pastorale plus terrestre : Virgile corrigé par Marivaux; Tityre s'appela Colin, et la nymphe s'appela Colinette. On eut des rendez-vous champêtres, des romances au fond d'un parc, des balançoires ou des escarpolettes, qui se chargeaient de révéler aux regards curieux, ce que le costume avait pour mission de leur dérober; la beauté fit place à la joliesse, le sentiment élevé de l'art à l'esprit; on se préoccupa non de la splendeur des formes, mais de la signification du geste, et l'on ne souffrait pas que le geste signifiat rien d'austère; on fit du décor d'idées au lieu de faire du décor esthétique : l'idéal s'effondra dans le chimérique : on distingua même les nationalités, là où précédemment l'on ne voyait que la grande famille des humains, et l'on fit apparaître, à côté des bergers à houlettes enrubannées, des Chinois au couvre-chef pointu, aux moustaches tombantes en pointes folles, à la natte prolongée jusqu'aux talons.

Et cependant, tout en mesurant le caprice cérébral de pareils arrangements, on ne peut s'empêcher d'y relever de la mièvrerie spirituelle, une certaine grâce délicate, une saveur de fruit cueilli trop tôt, et quelque peu acide, où la dent se plaît quand même à mordre. Les animaux avaient également leur place près des acteurs humains des idylles fades : c'étaient surtout des colombes aux



(Collection Duvelley)

COLLATION CHAMPÊTRE
Monture en ivoire, feuille peinte à la gouache



(Collection Rodier)

SCÈNES DE LA VIE AU COUVENT
Monture en ivoire, feuille peinte à la gouache



ailes frissonnantes, aux becs se cherchant, pour des tendresses et des roucoulements, et des singes qui étaient anthropomorphisés, et, dans leurs costumes bariolés, donnaient gravement les pectacle réjouissant de leurs grimaces espiègles. On rencontra, en souvenir de la Genèse, des serpents, mais des serpents civilisés, dégénérés, aux enroulements gracieux et prêts sans doute à se laisser charmer par l'aigre mélodie du chalumeau; mais alors il faut chercher et comprendre dans la représentation des animaux, des énigmes de sentiments.

Les fleurs et les fruits continuèrent à former des guirlandes multipliées à plaisir, et offrant un léger renflement en leur partie médiane. Ce qui fut nouveau, ce fut, pour achever les guirlandes, de l'autre côté de leurs points de suspension, des bouquets qui retombaient en bel effet, et constituaient en quelque sorte, le contrepoids à l'aide duquel la guirlande s'équilibrait.

Voilà ce qui se manifesta dans les éventails de luxe du temps de Louis XV. Quelques peintres en renom se plaisaient à peindre à la gouache des feuilles d'éventails, dont la composition souvent était copiée par d'autres. Souvent même le sujet principal, les médaillons étaient d'un artiste, tandis que la bordure et les ornements étaient de spécialistes, à qui l'on ne demandait que de l'élégance et de l'habileté. Le revers, ainsi que cela a été dit pour l'époque de la Régence était également d'une autre main que la face, et d'une main moins experte.

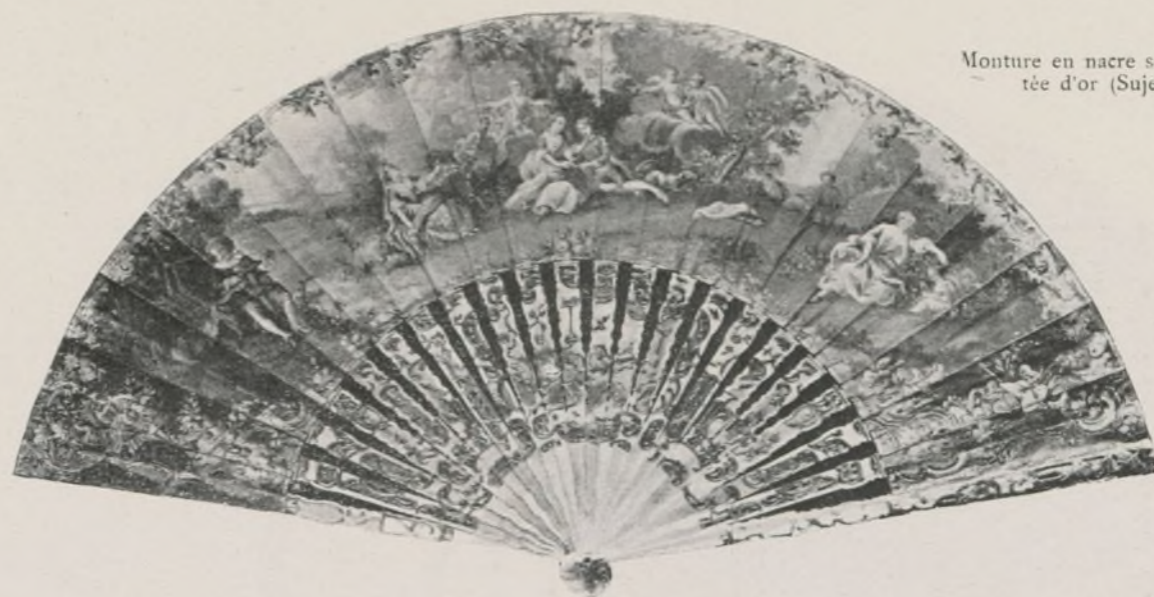
Il faut d'ailleurs distinguer, au milieu du XVIII^e siècle, l'éventail de luxe de l'éventail bon marché. L'usage de l'éventail était alors tellement courant, que la corporation des éventailistes s'était multipliée, mais n'avait pas pu conserver pour elle seule le privilège de la production totale de l'éventail. Il y avait les éventailistes, — les maîtres éventailistes, au nombre de cent cinquante à Paris, en 1753, — qui produisaient l'éventail de luxe, et il y avait les merciers, à qui, par un arrêt de 1737 le Parlement, statuant contre les éventailistes, avait réservé la fabrication des éventails à bas prix, dont la feuille était imprimée, et souvent rehaussée de bariolages à la poupée et même au pinceau. On trouve dans divers recueils du temps, les prix auxquels se vendaient les éventails des merciers : il y avait l'éventail ordinaire à 15 deniers; les éventails en bois d'or, qui variaient suivant la quantité et la qualité

Monture en nacre avec médaillons peints au vernis Martin (Sujets mythologiques).



d'or appliqué sur le bois, de 9 à 36 livres la douzaine; les éventails en bois de palissandre qu'on livrait de 6 à 18 livres la douzaine, les éventails en « bois demi-ivoire, c'est-à-dire les maîtres brins en ivoire et la gorge en os » (de 24 à 72 livres la douzaine), les éventails en bois d'ivoire (de 48 à 60 livres la douzaine). Au-dessus de ces prix, notamment pour les unités qui se vendaient de 30 à 40 pistoles, la production rentrait dans le monopole des maîtres éventailistes. Leurs feuilles étaient de peau parfumée ou de papier, et les montures étaient enrichies d'incrustations d'or, de pierres fines, de peintures sous vernis ou d'émaux peints.

Il fut un temps de mode, en imitation de certains cadrans de montre animés, d'enfermer dans la partie large d'un des panaches,



Monture en nacre sculptée et incrustée d'or (Sujet pastoral).

une amusette que l'on faisait marcher à l'aide d'un secret et délicat mécanisme. Y avait-il, dans le décor du panache, un petit chanteur de sérénade? On tirait ou l'on poussait un petit bouton, et l'on faisait apparaître dans une fenêtre ouverte, la belle à qui était dédiée la sérénade. S'agissait-il d'un puits au bord duquel un

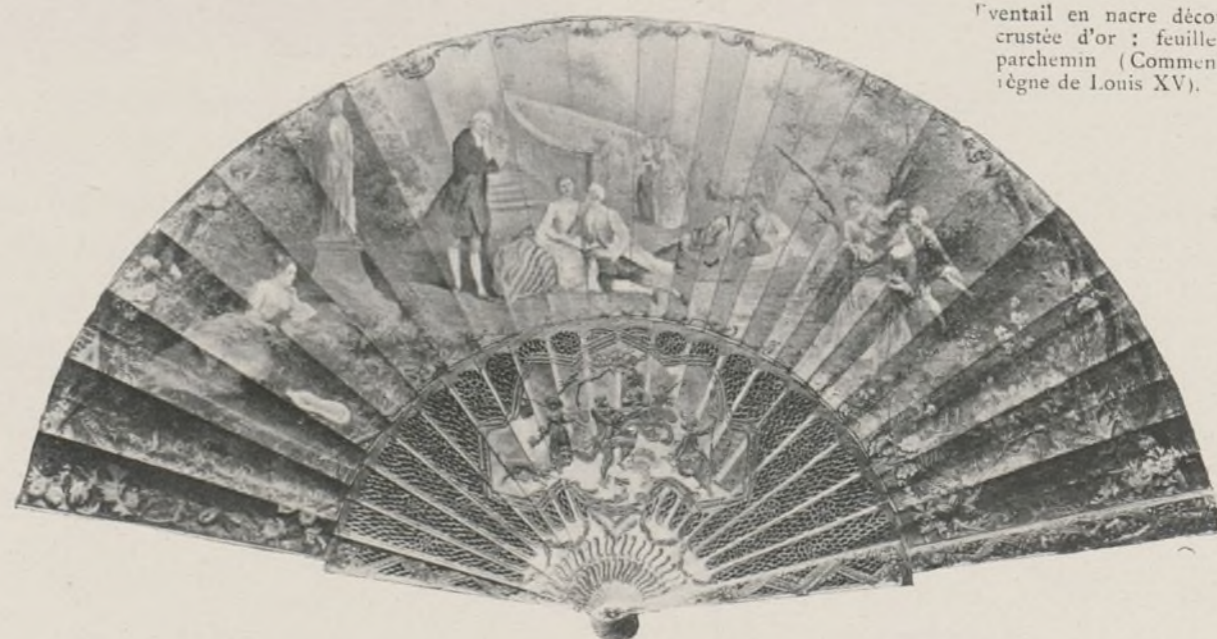


Monture en nacre sculptée : feuille peinte sur parchemin.

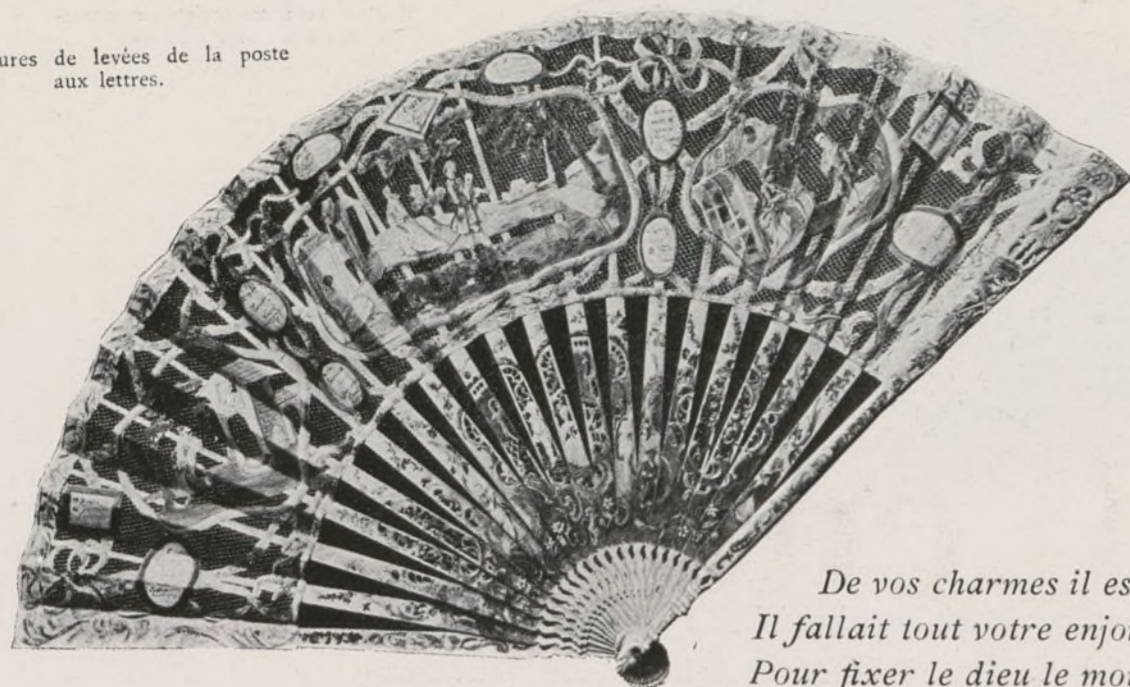
berger égrenait la lamentation d'une flûte mélancolique? On tirait, et une bergère sortait du puits, la lèvre souriante et un bouquet à la main. L'imagination des bons faiseurs multiplia à plaisir ces fantaisies, qui certes n'émanaient pas d'un art élevé, mais qui se paraient d'un mystère ingénu et aimable, propice aux sentimentalités des coquettes de l'époque. N'oublions pas que c'était le temps où le madrigal fleurissait, confiseries de salon que l'on répandait dans l'*Almanach des muses* ou les *Etrennes anacréontiques*, après les avoir une première fois écrites sur les brins de l'éventail offert : tels ces vers de l'abbé Le Beau de Schosne écrits sur un éventail offert à M^{lle} Tronchin :

*Le voile des métamorphoses,
Pour vous semble renaître exprès :
Zéphir s'est exilé de l'empire des roses,
Et sous cet éventail il a caché ses traits.
C'est dans cette forme nouvelle,
Qu'il veut vous prouver son ardeur,
Il saura désormais, bien mieux qu'avec son aile,
Des lis de votre teint conserver la fraîcheur ;
Vous pourrez quelquefois, sous son léger ombrage,
Voiler de votre front la timide rougeur ;
Il peut servir encore d'arme à votre courage,
A vos appas de défenseur.
Que votre triomphe est flatteur !*

Éventail en nacre découpée et incrustée d'or : feuille peinte sur parchemin (Commencement du règne de Louis XV).



Les heures de levées de la poste
aux lettres.



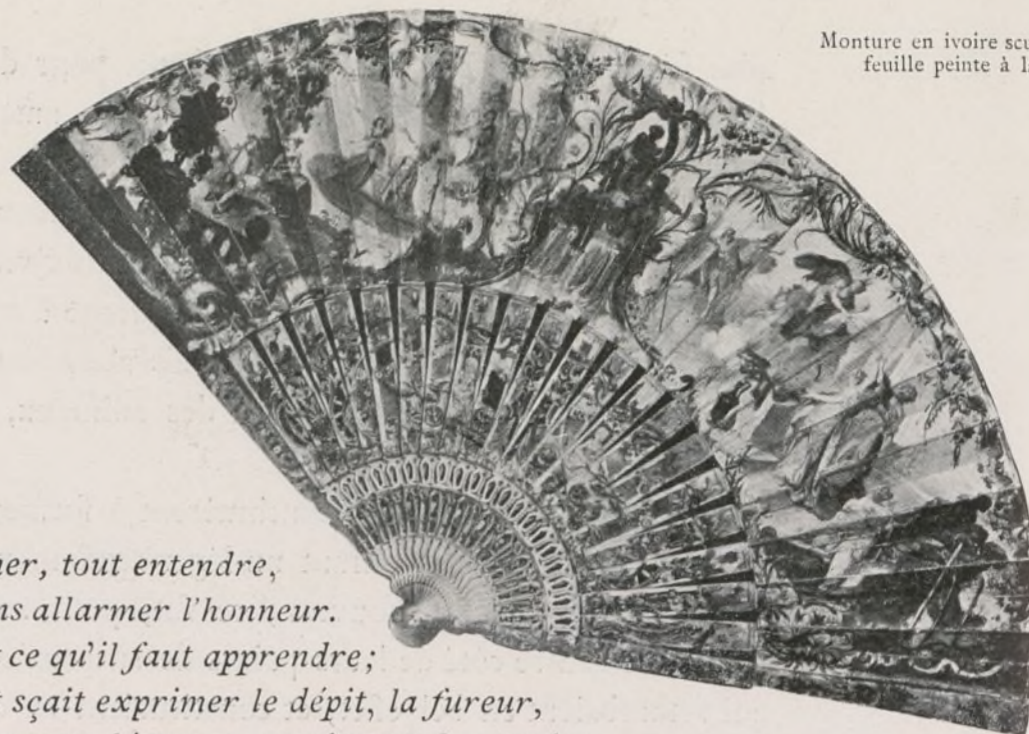
*De vos charmes il est l'ouvrage ;
Il fallait tout votre enjouement
Pour fixer le dieu le moins grave ;
Il va, dans vos liens, vivre éternellement :
Vous allez en faire une esclave :
Flore n'en fit qu'un inconstant.*

L'on pourrait en citer de quoi remplir plusieurs volumes, de ces propos galants d'un tour si poudré, qui associent inévitablement le zéphir à l'éventail pour la glorification des élégantes qui vous faisaient la faveur de les accepter et l'honneur de s'en rafraîchir.

Et la mode en était si affirmée qu'une femme eût pensé faillir aux règles les plus élémentaires du bon ton, en sortant sans son éventail. Dans une jolie pièce que Favart fit jouer par les comédiens italiens ordinaires du roi le 12 mars 1755, *le Capricieux amoureux* ou *Ninette à la Cour*, l'un des personnages explique à Ninette à qui l'on vient de remettre un éventail pour sortir, et qui s'en étonne, à quel usage est destiné ce précieux objet. Il chante :

*« Pour la décence et pour la volupté,
C'est le meuble le plus utile :
Sur les yeux ce rempart fragile,
A la pudeur semble ouvrir un asyle,
Et sert la curiosité.
En glissant un regard entre ses intervalles,
D'un coup d'œil juste, on peut en sûreté,
Observer un Amant, critiquer des Rivaux :
On peut par son secours, en jouant la pudeur,*

Monture en ivoire sculptée et peinte
feuille peinte à la gouache.



*Tout examiner, tout entendre,
Rire de tout, sans allarmer l'honneur.
Son exercice est ce qu'il faut apprendre ;
Son bruit sait exprimer le dépit, la fureur,
Son mouvement léger, un sentiment plus tendre.
L'éventail sert souvent de signal à l'Amour,
Met un beau bras dans tout son jour,
Donne un maintien, quand on sait prendre
Des airs aisés et naturels,
Qui tiennent lieu de talents plus réels ;
Enfin, entre les mains d'une femme jolie,
C'est le spectre de la Folie,
Qui commande à tous les mortels. »*

Et Favart, le pauvre, s'y connaissait en éventails ; attaqué par un décret de prise de corps et par une lettre de cachet, pour n'avoir pas voulu comprendre ce que le maréchal de Saxe exigeait de sa complaisance de mari, il s'était enfui, et caché dans une cave : malade, découragé, il subvint à ses besoins en peignant des éventails à la lueur d'une lampe. Et c'était M^{me} Favart, qui avait créé le rôle de *Ninette*.

Je me garderais bien de décrire les éventails dont nous donnons ici la reproduction : les images parleront d'elles-mêmes ; ce qu'il fallait simplement, c'est préciser les caractères généraux que l'on relève dans les éventails de l'époque de Louis XV. Quant aux types mêmes, ils sont variés à l'infini, ainsi qu'en font foi les très beaux spécimens conservés dans les collections particulières.

L. ROGER-MILÈS



Eventail masque.



A M. Gustave Habert.

Les Cendres

NOUVELLE INÉDITE
DE GEORGES LECOMTE

— Mais enfin comment s'appelait-elle donc ma femme ? se demandait avec une rage impuissante de pauvre enfant vieilli, le solitaire et chenu M. Raymond Durban... Une femme tant chérie ! Un nom chaque jour et tant d'années répété !... Mon Dieu ! Quelle tristesse de mourir ainsi par lambeaux ! Le meilleur et le plus essentiel de ma vie est déjà mort en moi !... Son nom ! Oh ! retrouver son nom ! »

Lamentant ainsi son angoisse qui depuis plusieurs mois lui devenait une hantise cruelle, le faible vieillard agitait fébrilement ses mains noueuses, les promenait d'un geste convulsif sur l'ivoire de son front et le trou décharné de ses yeux, comme pour rendre à son cerveau fourbu la force du souvenir. D'un regard halluciné il fixait aussi les courtes flammes bleues qui dansaient à la crête des blocs de houille, comme si les lettres du nom aimé allaient brusquement s'y inscrire en traits de feu ou comme si ces crépitements pouvaient illuminer sa mémoire...

— Autour de moi personne pour apaiser ce tourment !... Tant de soirs pareils que nous avons passés, blottis l'un contre l'autre, près du foyer qui ne rayonnait pas plus que notre joie !... Son nom devait alors revenir sur mes lèvres comme une litanie d'adoration... Combien de fois notre rêverie heureuse a-t-elle été bercée par des frissonnements semblables à celui de l'arbre qui, dans le square voisin, frémit sous la rafale d'hiver ! ... Certainement alors j'ai dû balbutier son nom en cherchant ses lèvres ! ... Chère femme ! Je sens encore la caresse soyeuse de ses cheveux, la douceur de sa joue frôlant la mienne, et je ne me rappelle plus son nom !... Un si magnifique amour auquel nous avions l'un et l'autre tant sacrifié ! Quelle honte !

C'est en effet un sentiment de honte que le vieil homme éprouvait vis-à-vis de lui-même, vis-à-vis de son héroïque passé de tendresse. Le nom de la femme chérie, qu'il avait épousée dans un élan de passion, avec laquelle il avait vécu jour par jour un quart de siècle d'ardent et de doux bonheur ! Et pas un témoin qui le lui rappelle ! Aucun papier qui en perpétue le souvenir !

Alors, songeant tout à coup, avec un brusque espoir, à l'alma-

nach de l'année, qui chez lui marquait inutilement les jours d'une vie où il ne se passait plus rien, il suivit d'une main tremblante les longues listes de prénoms, interrompues de fêtes joyeuses qui carillonnaient au passage dans sa mémoire. Que de Pâques fleuries, de Pentecôtes, d'Assomptions et de Noël's ils avaient célébrées ensemble dans la confiante allégresse de leur amour !

Parmi ces noms il en lisait d'altiers ou de folâtres, de gracieux ou de sévères, de sautillants ou d'empanachés, pleins de lumière ou d'ombre qui suffisaient à dresser dans l'esprit les plus diverses silhouettes de femmes. Mais ils avaient beau se succéder selon les mois et les saisons, les chères syllabes attendues ne retentissaient toujours pas dans le cerveau du vieillard. Une épouvante lui venait de les marmotter pas plus familièrement que les autres, sans même les reconnaître. Ne serait-ce pas plus macabre encore ? Mais lorsque, par deux fois, M. Durban eut bien appelé toute la liste jusqu'aux derniers saints Roger et Sylvestre, pour ne pas trop rougir de lui-même il préféra croire que sur le calendrier trop moderne ne figurait plus le nom sans doute trop archaïque de sa chère femme, et il s'immobilisa dans la grande détresse impuissante des pauvres vieux qui ont appris à se pelotonner sous le chagrin...

*
* *

Tout jeune avocat à Lyon, sa ville natale, où, orphelin dès sa plus frêle enfance, il avait grandi, sans parentés, sans vraie tendresse, sous la tutelle plutôt indifférente d'un ami de son père — une de ces amitiés fortuites qui naissent d'une communion passagère d'intérêts et n'y survivent pas, — M. Raymond Durban s'était autrefois épris, dès l'adolescence, d'une belle jeune fille, rose et dorée comme un rayon d'aurore, la virginale Marie-Louise Divonne : une de ces fraîches et candides fleurs d'amour dont longtemps la grâce fragile ne semble pas devoir s'épanouir et qui soudain éclosent en pleine magnificence dans le coup de soleil de la passion.

Elle se bornait à n'être qu'un des clairs sourires du monde, qu'une enfant inconsciente des grands bonheurs de la vie, lorsque M. Raymond Durban, dont la joyeuse et saine force l'enchantait déjà, voulut l'épouser. Une nostalgie de tendresse poussait notre solitaire vers la jeune fille dont la câline pureté semblait lui promettre toutes les douceurs d'amour dont sa triste enfance avait été privée.

Il aimait Marie-Louise comme on aime la lumière, le printemps, l'espérance. Pauvre nomade du collège, des gîtes de hasard

ILLUSTRATIONS
DE J.-G. BESSON



et de passage, où il n'y a pas de bras qui s'ouvrent à votre intention, pas de cœur qui batte à grands coups dans l'attente de votre venue, il la désirait comme la femme qui lui créerait enfin un foyer d'amour et de bonheur et qui, d'un coup, dans sa vie de vagabond mélancolique, résumerait toutes les tendresses féminines qu'il avait tant souffert de ne pas connaître : l'indulgence émerveillée des aïeulés, l'adoration des mères, au beau geste d'étreinte, qui rêvent pour leur enfant des moissons de joie, l'espièglerie des sœurs, la grâce affable des tantes encore jeunes, des cousines coquettes et camarades, qui déjà vous révèlent le charme de la femme. Arrière délicieux dont il avait hâte de se réjouir en l'ivresse prochaine !

Mais si, d'un beau sourire de consentement et de promesse, Marie-Louise avait maintes fois encouragé cet aveu, sa famille, ne trouvant pas que le patrimoine du jeune homme garantissait suffisamment un avenir encore trop incertain, s'était refusée à ce joli rêve.

Aussi quelques mois plus tard, docile et ignorante du profond amour qui, déjà inarrachable, germait en elle, Marie-Louise se laissait unir à un homme trop différent d'elle pour effacer jamais cette première empreinte. Dès que le mariage eut fait d'elle une femme et lui eut révélé, par l'infinie tristesse où elle languissait, le véritable élan de son cœur, elle se sentit sans défense contre l'amour de Raymond.

Des amitiés communes les rapprochèrent. Le mari ne pouvait pas soupçonner la tourmente dans l'âme de la paisible et chaste créature qui semblait si peu faite pour le grondement des passions. Loin de s'offusquer de causeries qu'il croyait anodines, il les encouragea, car sa femme, si vite effarouchée avec tant d'autres amis, visiblement y prenait plaisir.

Tout de suite, dès les premières rencontres, au trouble que la parole de Raymond lui mettait dans l'esprit et dans la chair, à sa joie de le retrouver, elle comprit que c'était lui son époux, qu'elle lui appartenait. La tendresse ardente et meurtrière de Raymond l'affola plus encore que sa personnelle misère et que son propre amour. Ils sentirent qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, qu'ils ne pouvaient être heureux que l'un par l'autre. Lorsque, en toute sincérité, elle eut bien cette certitude, comme elle était fièrement droite et incapable d'une trahison, elle se résolut au départ. Rien ne la rivait à cette triste existence. Sa mère morte et un enfant n'ayant pu naître de ce mariage sans amour, aucun sentiment ne comptait pour elle auprès de cette adoration.

* *

Après quelques semaines de fiançailles angoissées et tragiques pour se donner le temps de bien apercevoir tous deux la vie hors la loi qu'ils s'exposaient à mener et d'acquérir la force morale qu'il leur faudrait sans doute pour la vivre, c'est dans la plus magnifique exaltation amoureuse qu'ils disparurent.

Marie-Louise était une de ces âmes de lumière pour laquelle la sincérité est un devoir et un soulagement. L'effervescence de blâme et de scandale que provoquerait son départ ne comptait pas devant la joie morale, bien supérieure, d'accorder honnêtement sa vie avec sa tendresse.

Quant à Raymond Durban, les sacrifices d'avenir, d'ambition, de fortune qu'il faisait en s'arrachant du pays où sa carrière se dessinait brillante, lui semblaient dérisoires auprès de son allégresse.

Fuite exaltante qui leur donnait la joie d'une libération et d'une conquête. Chaque jour, c'étaient des surprises et des fêtes nouvelles. Sans souci d'hier ni du lendemain ils s'émerveillaient de découvrir tant de bonheur et de beauté sur la terre. Les plus humbles paysages se parent des plus délicieux prestiges pour les êtres qui les voient dans le resplendissement de leur amour.

D'ailleurs, avec un sûr instinct de félicité, ils les choisirent en harmonie avec leur ferveur. La Provence d'abord leur offrit les grâces embaumées de son printemps, puis les jardins d'Andalousie furent durant quelques semaines l'enivrant écrin de leur félicité. Après la minute sublime de la première rencontre dans tout l'émoi de la liberté conquise — quelle étreinte sur le quai de la gare d'embranchement où ils se rejoignirent ! — ils goûtèrent l'ivresse de se trouver seuls pour la première fois dans l'intimité du wagon qui les entraînait vers leur destin, puis la douceur de pouvoir se sourire sans témoins, de se tenir dévotement enlacés, de se regarder enfin au fond des yeux, tout au fond de la pensée, les lèvres happant les lèvres pour l'ardente communion. Ce furent ensuite l'émouvant tête-à-tête au gîte d'occasion, où la porte refermée enveloppe de solitude et de silence la tendresse des amoureux, et le délire de la nuit nuptiale avec les chants d'orgue de la mer et du vent qui bercent leur extase.

Plus tard, après ces toutes premières griseries de liberté et de possession, joyeux « hors la loi » toujours épris l'un de l'autre et ne regrettant pas les sacrifices d'orgueil, de fortune, de respecta-

bilité dont ils payaient leur magnifique bonheur, ils s'installèrent tour à tour, au hasard de leur fantaisie, dans les divers sites de grâce ou de mystère capables d'ajouter quelque nouveau charme à leur amour si délicieusement vivace.

Oublieux de la vie et dans une constante allégresse d'intimité, ils se chérèrent le long des rocs de Belle-Isle tout sonores du fracas des vagues, comme sur les gradins du Théâtre grec de Taormine d'où ils admiraient, par dessus les élégantes architectures patinées par le soleil, les bois de citronniers et les harmonieuses baies d'une terre enchanteresse. Jamais las d'une tendresse que les surprises et l'exaltation de nouveaux décors rajeunissaient, ils vécurent des mois, des années d'invariable bonheur aussi bien parmi les bruyères d'Ecosse égayant de leurs reflets roses le limpide mystère des lacs que devant la douce et radieuse mélancolie du Désert.

* *

Après quelque temps de ces joies nomades, une saison qu'ils s'alanguissaient avec délices dans le paradis des lacs italiens, une fille leur naquit qui les émerveilla comme la fleur de leur amour. Ils s'adorèrent un peu plus en elle. A mesure que Lucienne grandit, ses gazouillements joyeux et son rire furent comme l'écho de leur propre allégresse.

Plus tard, assagis et ne pouvant plus guère trouver de nouvelles émotions que dans la douceur d'un home à peu près stable, ils se fixèrent en des villes où se dresse de la beauté sous des splendeurs de lumière : Rome, Naples, Florence leur furent de charmants lieux d'asile.

Autant que l'éducation de leur fille et l'accalmie de leur fièvre vagabonde, les exigences de leur vie, jusqu'alors follement dispendieuse, les contraignirent à réfréner leurs caprices de voyage. Le brusque arrachement du jeune avocat Lyonnais à son milieu, à ses relations, où sa réussite semblait certaine, avait brisé sa carrière. Son bonheur illicite, qui ne pouvait s'abriter en France, lui interdisait tout exercice de sa profession. L'hallucination enchantée dans laquelle il vécut pendant quelques années le détournait d'abord de toute action, puis finit par lui en faire perdre l'habitude et le goût. Dans les décors de voluptueuse féerie et la douceur de

l'amour on s'accoutume si vite à n'être plus qu'un homme heureux ! C'est sur son patrimoine que, sans prudence, il avait pris tout ce qui pouvait embellir et varier leurs joies. Mais lorsque, après la naissance de Lucienne, le sentiment d'une responsabilité familiale dissipa son exaltante folie, Raymond découvrit que, dans l'impossibilité où il était d'exercer son art, il devait avoir bien vite la sagesse d'une existence très simple s'il voulait sauvegarder l'avenir de sa femme et de son enfant.

Ils vécurent donc à l'écart, sans faste, qu'ils ne pouvaient plus s'offrir, sans plaisirs extérieurs puisqu'ils tiraient d'eux-mêmes tout leur plaisir, et, dès lors, sans relations puisqu'ils ne pouvaient satisfaire l'intérêt, l'ambition et l'orgueil de quiconque. Goûtant les plus exquises joies de la tendresse, ils étaient dans cette sereine plénitude de bonheur où l'on s'imagine que l'on n'aura jamais besoin de personne.

Dans le ravissement de chaque jour auprès de leur fille qui résumait tous leurs souvenirs et incarnait toute leur espérance, ils en arrivèrent à oublier leur famille, qui d'ailleurs ne tarda pas à s'éteindre, et leurs amitiés anciennes qui bien vite ne se les rappelaient plus que comme un lointain scandale.

Ils eurent ainsi des années merveilleusement paisibles et charmantes qui ne furent qu'un perpétuel recommencement de bonheur. Raymond et Marie-Louise restaient encore des amoureux l'un pour l'autre lorsque Lucienne devint une magnifique jeune fille autour de laquelle ils avaient presque honte de tant s'aimer.

Déjà ils songeaient avec angoisse à la nécessité prochaine de bouleverser leur tendre solitude pour mettre Lucienne dans un monde où elle pourrait se choisir un mari, car ils ne se sentaient pas le droit de la sacrifier à leur propre enchantement.

* *

Mais voilà que tout à coup le Malheur, prenant sa revanche de son long oubli, saccagea cette gracieuse oasis de joies. Marie-Louise, comme émerveillée de se voir si doucement heureuse et chérie, fut fauchée par la mort brutale sans même que la souffrance ait eu le temps de faner son beau sourire de gratitude et d'espoir.

Ce fut comme si la lumière s'en allait de l'existence de



Ayuntamiento de Madrid

Raymond. Pendant des mois il ne fit que pleurer, insensible aux gentilles consolations de sa fille qui, avec le plus pieux dévouement, s'ingéniait à penser et à parler comme l'aurait pu faire Marie-Louise. Mais lorsqu'une femme résume en elle toute la joie d'une existence, sa disparition est un effondrement pour l'époux qui survit avec la hantise douloureuse de ses souvenirs. Finies la jeunesse, la confiance. Plus de réveil possible sous cette jonchée de feuilles mortes !

C'est à peine si dans sa prostration le pauvre homme, devenu soudain un vieillard, perçut le désastre d'argent qui bientôt l'atteignit. Une part de sa fortune, risquée en des entreprises trop changeuses, sombra, mais, bien que sa quiétude matérielle en fût bouleversée, pareils soucis ne purent le distraire de son chagrin.

Pourtant, malgré son hallucination de désespoir, il lui fallut bien comprendre que Lucienne, déjà peu facilement mariable en raison de sa naissance irrégulière, le devenait bien moins encore à cause de sa pauvreté.

Certes il lui eût été doux de garder la consolante jeune fille près de sa détresse. Mais son affection même lui défendait un tel égoïsme et il lui restait juste assez de force morale pour ne pas céder à cette tentation de sa douleur.

Longtemps la maigre dot et l'état-civil irrégulier écartèrent les épouseurs. Plein de remords, redoutant de voir Lucienne se faner dans la tristesse, et craignant en outre, à cause de son usure rapide, de n'être bientôt plus là pour protéger sa fille qui, lui mort, serait toute seule au monde, il se sacrifia avec une joie douloureuse, lorsqu'un jeune français, admirant la grâce et la beauté de Lucienne à Royat où le hasard d'une cure les fit se rencontrer, demanda sa main pour emmener une compagne de son choix dans la Nouvelle-Zélande où il possédait domaines et troupeaux et d'où il comptait revenir définitivement après quelques années d'un suprême séjour qui parachèverait sa fortune.

Le fiancé, d'estimable famille, offrant toutes garanties morales, c'était le salut pour Lucienne et la quiétude pour le père qui aurait au moins la satisfaction de pouvoir s'éteindre sans épouvante. Mais quel déchirement que cette nouvelle séparation ! Il sembla au pauvre homme qu'il perdait une seconde fois toute raison de vivre.

Et en effet, à partir de cette brisure, si cruelle et si nécessaire, qui, de son bonheur passé, ne laissait plus que des ruines et des souvenirs, sa vieillesse, morné, lasse, tragique, ne fut plus qu'une longue agonie. Replié dans une sorte d'hébétude, il n'était plus soutenu que par les lettres enchantées de sa fille, joyeuse de vivre enfin pour son propre compte une vie de jeunesse et d'amour, et par l'espérance bien timide de revoir Lucienne avant de mourir.

Ne sortant guère, ne voyant personne, de mois en mois il s'affaissait un peu plus. Sa pensée s'endormait peu à peu sous un linceul de tristesse. Si, devant les flammes chantonnantes, sans cesse il s'hypnotisait sur le passé, il n'était plus capable de l'effort de mémoire et d'évocation pour le faire revivre. Le souvenir de sa chère femme n'était plus dans son cerveau engourdi qu'une brume indistincte et morose. Compagnon fidèle qu'il avait la douceur de sentir là, toujours présent, mais qu'il ne prenait plus la peine de faire causer. Aussi peu à peu maints détails, maints émois s'effaçaient de son esprit sénile. Depuis longtemps, pour avoir perdu l'habitude de ce travail d'imagination, il ne parvenait plus à reconstituer dans sa mémoire les traits, le clair regard tendre, le frais sourire de la femme tant aimée. Et voici que, nouvelle disgrâce, depuis des mois, il ne réussissait même plus à retrouver son nom, ce cher nom que si souvent il avait balbutié dans l'attendrissement, la fièvre et le délire !

*
* *

Et dans la solitude où chaque jour il achevait un peu plus de mourir, où personne jamais ne venait déranger la grisaille de son



rêve, aucun ami d'autrefois, aucun parent même lointain et hostile, qui pût lui faire l'aumône de ce nom tant désiré, et soulager cette pénible, cette humiliante hantise !

— Quelle impiété ! Quelle ingratitude pour ma chère femme ! murmurait-il avec la tristesse du remords... Ce n'est pas elle qui, vivante, aurait eu pour moi défunt le même oubli... O l'affreuse chose que la vieillesse lorsque, ayant tout perdu, elle perd encore sa seule joie, bien mélancolique pourtant : la douceur du souvenir !... Oh ! que je réentende une seule fois ce nom, et jamais il ne s'effacera de ma mémoire...

Mais, hélas ! personne ne pouvait le lui redire. Dans les quelques paperasses jaunies qui, au fond d'un secrétaires, résumaient vaille que vaille son existence de vagabond, aucune lettre de sa femme — car, ne l'ayant jamais quitté, elle n'avait jamais eu l'occasion de lui écrire —, aucun acte où fût mentionné son nom — car, nomades, ils n'avaient jamais traité avec quiconque. Et même l'acte de naissance de Lucienne, sur la terre étrangère où leur amour avait connu cette joie, n'indiquait point la personnalité de la mère, par crainte des représailles judiciaires qui plus tard en France auraient pu s'abattre sur leur couple anormal et sur l'enfant né de leur tendresse. D'ailleurs, M. Raymond Durban, cassé, fourbu, tout juste capable de se traîner en s'accrochant aux meubles et de suivre, d'un doigt tremblotant, les files des prénoms sur les almanachs, n'avait plus assez de forces pour écrire et encore bien moins pour se faire conduire dans le recoin alpestre où sa femme avait été surprise par la mort et où elle était enterrée...

— Rien ! rien ! se lamentait le vieillard... Et ma fille qui ne revient que dans six mois !... Six mois encore de ce supplice !...

Si encore il avait osé faire écrire à sa fille pour lui demander le mot de délivrance ! Mais, quelle honte devant elle, devant son mari ! N'était-ce donc pas assez de rougir en face de lui-même ?

Alors, pour user son tourment et dans l'espoir toujours vivace d'y mettre fin, il passait des heures à évoquer tour à tour les paysages, les ciels, les gîtes d'intimité et de joie où il avait aimé sa chérie.

— Est-il possible, se disait-il éperdu, que, en revoyant sa silhouette, en entendant l'allégresse de sa voix, si jeune et si claire, dans les sites où nous avons de si merveilleux bonheur, où tant de fois j'ai répété calinement son nom, je ne parvienne pas à le réentendre comme il résonnait sous les voûtes frissonnantes des arbres, le matin parmi la chanson des oiseaux, ou dans les murmures de la nuit ?... Voyons, ce magnifique soir d'été où, sur un tertre de Villeneuve-les-Avignon, devant la courbe lumineuse du Rhône, à quelques pas de moi, elle se silhouettait si glorieusement

dans une robe rose sur la masse flamboyante du Château des Papes embrasé par le couchant... Minute d'exaltation et de tendresse où je me rappelle si bien l'avoir appelée de tout mon amour!... Et cet après-midi d'automne, à la pointe de Penmarch, si désolée sous la rafale de tempête, sous un ciel de catastrophe, où nous nous promenions, la main dans la main, le long des rocs balayés par l'embrun des grandes vagues, dans le tumulte des tourbillons d'eau verte et d'écume! Nous étions si rassurés de nous sentir l'un près de l'autre, à jamais, à travers tous les orages de la vie! Les choses exquisément douces que nous nous disions, il me semble les entendre encore, et je ne me rappelle plus le nom, le joli nom de caresse dont je scandais notre fervent dialogue!... Mon Dieu! Comment donc l'appelais-je en ce matin de lumière et de joie où, à Tolède, de l'autre côté du Tage, ensemble nous nous émerveillions de voir les fines dentelles de pierre et les portes roussies par le soleil se silhouetter sur un azur limpide comme un rêve de bonheur?... Dans cette pureté radieuse son rire avait la fraîcheur d'un trille d'alouette à l'aurore... Je me souviens de l'ivresse que me donnait sa gaieté charmante... Oh! son nom que j'ai dû si souvent murmurer en ce matin de grisier!... Ne retrouverai-je donc jamais dans ma mémoire, sur mes lèvres, au profond de mon cœur, ces syllabes que je me vois encore lui répéter avec tant d'émotion, d'orgueil, de tendresse, en ce soir brumeux où, à Liverpool, devant le mystère bleuté du port scintillant de lumières et où se dessinaient comme des ombres fantastiques dans le brouillard les grandes formes des bateaux, elle me confia si amoureuxment le tout premier espoir de sa maternité prochaine? Et, encore, en cet après-midi de flamboiements et de bonheur où, à Constantine, se promenant à mon bras sur les rives du tragique Rummel, dominé par l'amas des blanches maisons arabes, au-dessus des eaux bondissantes et des cris d'oiseaux de proie qui hantent ce gouffre, devant l'immense horizon de plaine et de lumière qui se découvre soudain dans la déchirure abrupte des rocs, la chérie me confirmait son espérance et si adorablement évoquait le long avenir de bonheur qui s'ouvrirait pour nous après ce recueillement et cette angoisse de notre amour... Et puis ce jour où, sur les bords d'un lac italien, dans la féerie d'une aube qui se reflétait dans son regard, toute pâle sur son lit froissé par les convulsions de la souffrance, elle me souriait d'un si adorable sourire en écoutant le premier cri de notre fille qui venait de naître!... Et tant d'autres jours et tant d'autres nuits où sa grâce, sa rayonnante gaieté, sa splendide jeunesse, d'esprit et de cœur, sa beauté si prompte à se transfigurer suivant ses émotions et son tendre génie d'amoureuse, me faisaient crier son nom avec tant de ferveur, d'admiration et de désir!... Et ce nom s'est effacé de mémoire!... Quelle misère!... Six mois encore à souffrir cette humiliante torture!

*
*
*

Lorsque, un peu plus tard, au saut du steamer et du train qui la ramenaient de son idylle lointaine, Lucienne vint pleurer d'émotion dans les bras du vieillard, il n'osa pas tout de suite, en une touchante pudeur d'amour, lui faire en présence de son gendre la question qui lui opprimait le cœur. Mais, la première fois qu'il la vit sans témoin, aussitôt après les paroles de confiance et de tendresse qui rassurèrent sa timidité honteuse, il lui demanda avec une gêne d'enfant pris en faute :

— Lucienne! Tu sais, à mon âge, la mémoire a de singulières défaillances... Elle trahit parfois le cœur qui, lui, se souvient... Ainsi, je me rappelle et je revis mon amour pour ta chère maman, comme s'il était d'hier... Lui et toi vous êtes mes seules pensées... Eh bien, figure-toi que pourtant le nom de ta mère m'a fui... Supplie dont je meurs!... Tu ne l'as pas répété comme moi, ce nom, puisque pour toi elle n'en avait pas d'autre que « maman »... Mais, peut-être, t'en souviens-tu quand même... Dis-moi, ô dis-moi, comment s'appelait ta mère?...

Et le vieillard, tendant vers sa fille des mains tremblantes, avec de l'angoisse et de la fièvre dans le regard, guettait sur ses lèvres la parole de quiétude...

— Si je me rappelle! répondit tendrement Lucienne... Mais, c'était comme le refrain joyeux de la maison!... On eût dit que tu avais tant de bonheur à le répéter!... Quelle bizarrerie que tu ne te le rappelles pas!... Mais, c'est Marie-Louise...

— Ma...rie...-Loui...se!... répéta en scandant les syllabes, ce vieillard dans l'esprit duquel elles ne reconstituaient plus un nom vivant... Marie-Louise!... Es-tu bien sûre? finit-il par ajouter avec un peu d'hésitation, car, il lui coûtait d'avouer ainsi que ce nom n'éveillait pas d'écho dans sa mémoire assoupie...

— Mais oui, Marie-Louise!

— Marie-Louise! annonça-t-il docilement avec une sorte d'effroi...

— Que tu déformais aux heures de tendresse gamine et joyeuse en celui de Liloute...

— Liloute! murmura le vieillard avec stupeur et avec plus d'épouvante encore...

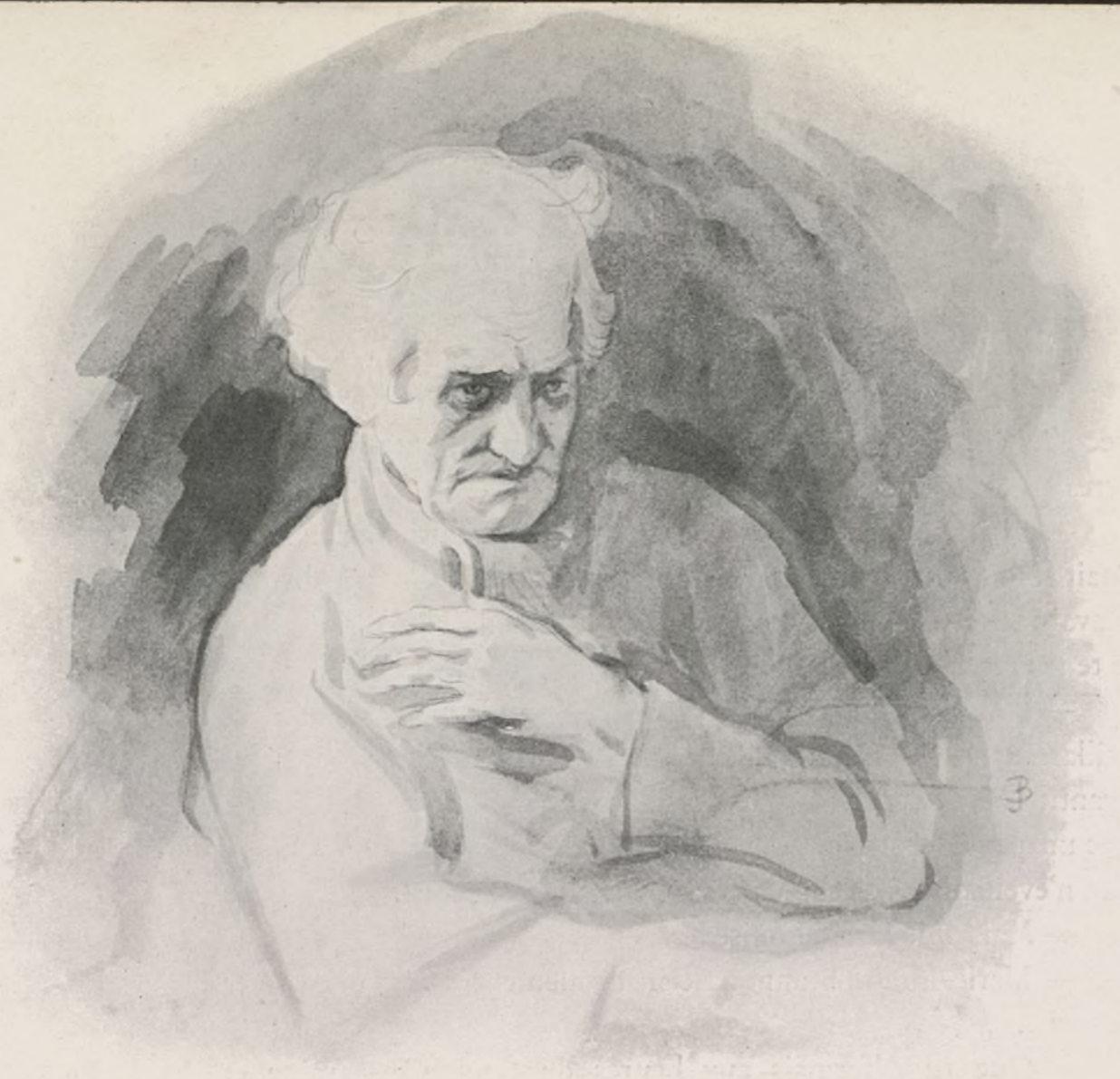
— C'était comme une fanfare de câlinerie et d'allégresse au son de laquelle s'écoula mon enfance heureuse... Liloute!

— Ah! oui, Liloute! fit sans conviction et avec un sourire forcé le pauvre spectre, comme si vraiment ce mot venait de réveiller en lui de délicieux souvenirs... Marie-Louise!... Liloute!... Je me rappelle très bien maintenant... Était-ce assez bête?... Mais je t'assure que, bien plus encore, c'était douloureux... Désormais, va, je ne l'oublierai plus... Marie-Louise!... Liloute!...

En réalité, le vieillard, dans le cerveau dans lequel avaient fini par se rouiller certains mots dont il ne se servait plus jamais dans sa solitude, ne se rappelait rien. Il redisait ce nom comme s'il ne l'avait jamais prononcé. Mais il éprouvait une telle honte que, même devant sa fille bien-aimée et si dévotement tendre pour lui, il ne voulait pas laisser paraître une si navrante ankylose du souvenir. Et il avait hâte maintenant de la voir partir pour rester en tête-à-tête avec sa tragique inquiétude et sa douleur humiliée...

— Merci, ma mignonne de m'avoir rendu la lumière! fit-il en grimaçant un mélancolique sourire...





Mais, à peine Lucienne fut-elle partie, — et, elle remarqua son peu d'insistance pour la retenir — que, soulagé de pouvoir enfin s'abandonner librement à son chagrin, le pauvre vieux sanglota de honte et de pitié pour lui-même. Des cavernes de ses yeux, qui depuis si longtemps n'avaient pas pleuré, des larmes fluèrent en cascades tragiques sur ses joues parcheminées. Et ses mains étreignant ses tempes semblaient vouloir vivifier par leur contact ce débile cerveau engourdi pour laquelle se tendaient ses suprêmes forces...

Hélas ! Sa faible voix aujourd'hui chevrotante n'avait plus la jeune et câline sonorité de jadis, sa triste bouche sans dents, aux lèvres molles, ne prononçait plus les mots avec la caressante ardeur d'autrefois ! Il avait l'impression d'articuler un nom tout nouveau qu'il n'avait jamais dit. Et bien qu'il s'exténuaît, dans une vraie folie de désespoir, à le moduler sur tous les tons, dans le rire et dans les larmes, sa mémoire obscure ne rayonnait d'aucune lueur.

— Marie-Louise !... Liloute !... susurrail-il avec la grâce et le trouble du désir en se représentant la jeune femme, fleur parmi les

fleurs, belle chair embaumée parmi les odeurs du printemps, telle que, tant de fois, il l'avait chérie, désirée, appelée...

Lamentable contraste que la parodie de ce désir et de cet amour lointain, de cette joie et de cette ivresse à jamais défuntes, et le halètement de ces sanglots convulsifs !

— Marie-Louise !... Liloute !... implorait-il avec des cris de cajolerie et de désespoir en revoyant sa chère amante espiègle et langoureuse près des flammes de l'hiver qui se reflétaient sur les nacrés de sa chair, en l'imaginant pâmée et frémissante dans la radieuse fournaise d'août comme si souvent elle s'était abattue dans ses bras, en invoquant le charme un peu mélancolique et grave que sa tendresse prenait volontiers à l'automne lorsque, dans le décor des feuilles mortes, leurs rires et leurs baisers, émus par le recueillement d'alentour, avaient un air de confiance...

— Marie-Louise !... Liloute !... suppliait-il en vain, d'une voix de plus en plus désespérée...

Mais, quelque effort qu'il fit pour apercevoir la chère femme bien aimée sous les aspects et dans les décors les plus divers, comme tant de fois il l'avait chérie et appelée, en robe fraîche et avec un visage de joie parmi les guirlandes éblouissantes du printemps, puis sous les linons de l'été où s'inscrivait en lignes harmonieuses sa jeune grâce, ou bien frileuse et secrète dans les premiers emmoufflements de l'automne, ou encore liane frissonnante pour les longs enroulements de l'hiver, le vieillard ne parvenait pas à raccorder ce nom dont il avait perdu l'habitude avec toutes ces visions et tous ces souvenirs de bonheur...

Bientôt, il fut à bout de forces. Cette tragique et vaine comédie d'appels tendres, ardents, câlins l'avaient épuisé. Le nom, décidément mort, ne jaillit plus de sa bouche qui resta crispée dans une contraction de douleur et d'impuissance. C'est à peine si, de loin en loin, au milieu de ses faibles sanglots, il s'entendait murmurer :

— Nos amours !... Les grandes amours éternelles des hommes !... voilà ce qu'il en reste !...

GEORGES LECOMTE.



trouver sans longues recherches le renseignement désiré. Enfin, le livre est très abondamment illustré, puisqu'il contient la reproduction de quatre cent vingt-sept dessins.

On ne saurait trop louer les deux curieux d'art qui ont pris l'initiative de cette belle publication ; on ne saurait trop non plus les inviter à se hâter de compléter leur œuvre, si vraiment utile, et dont la consultation sera pour tout le monde une consultation de chaque jour.

* *

Avec la *Dame d'Amour*, de Gaston Derys, nous abordons un sujet moins sévère. Mais Gaston Derys n'est pas de ceux qui écrivent avec frivolité : s'il y a chez lui une grâce aimable, fréquente chez les conteurs du XVIII^e siècle, il tient du XX^e siècle une ironie, parfois cruelle, qui l'oblige à de rudes vérités : sa *Dame d'Amour* n'est pas d'un autre temps que le nôtre, et c'est peut-être en cela qu'elle est de tous les temps. Le hasard, qui n'est pas aveugle et qui, pour une fois voulut être galant, lui a fait échoir un lot d'un million dans une loterie, million que de rapides spéculations lui feront perdre ; mais cette dame d'amour a d'autres ressources et d'autres joies ; elle a même de l'esprit et des lettres, de la sensibilité plus encore que de la sensualité, un grain de folie et le diable au corps, qui font d'elle une petite personne infiniment troublante et un tantinet troublée. Gaston Derys, qui est un de nos écrivains féministes les plus experts, a écrit ce joli livre avec sa verve jeune, avec cette couleur vive qui l'a fait apprécier déjà comme un artiste des plus délicats.

* *

« Avant mille ans, espérons-le, la terre aura trouvé le moyen de suppléer au charbon de terre épuisé, et, jusqu'à un certain point, à la vertu diminuée. » Ainsi s'exprimait Ernest Renan, ainsi pense M. Charles-Henry Hirsch qui a mis cet aphorisme ironique, bienveillant et cynique, en tête de son nouveau roman, *Poupée fragile*. Et de fait, on chercherait vainement parmi les héros de ce livre un champion de la vertu : nous sommes dans un monde sans vertu ; mais les personnages sans moralité qui s'y agitent sont des êtres très humains, très vivants, prodigieusement comiques et tragiques infiniment.

M. Charles-Henry Hirsch nous conte leurs aventures, nous dévoile leur pensées secrètes, paisiblement, avec candeur et sérénité : on sent qu'il ne se laisse pas entraîner, lui, à d'inutiles indignations ; il trouve ces « bonshommes » intéressants et émouvants, il nous les peint, il trouve leurs aventures amusantes et significatives, il nous les conte, — sans chercher à savoir si tout cela est très édifiant... C'est exquis, en tout cas, et ce roman si comiquement et si cruellement humain est le digne pendant d'*Eva Tumarache et ses amis* que j'ai toujours considéré comme l'œuvre maîtresse de ce remarquable écrivain.

LE LISEUR

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

- Chez Fasquelle : *Journal d'une Etrangère*, par SONIA.
 Chez Ficker : *Rédemption*, roman satanique, par RAYMOND MAYGRIER.
 Chez Ollendorff : *La Réincarnation de Christian Chaudette*, par MAURICE MONTÉGUT.
 Chez Calmann-Lévy : *Le Désir de vivre*, par PAUL ACKER.
 Chez Vuibert et Nony : *Annuaire de la Jeunesse*, pour 1907, par E. VUIBERT.
 Chez Storck : *Plus haut*, par JACQUES LABEUR. — *Œuvres* de MICHEL BAKOUNINE, tome II.
 Chez Mulo : Dans la précieuse collection des Manuels-Roret, *Electricité* (12 vol.), par GEORGES PETIT, ingénieur civil.
 Chez Plon : *Vanité*, par PAUL et VICTOR MARGUERITE.
 Chez Douville : *Les Petites Madones*, par JULES HOCHÉ.
 Chez Gauthier-Villars : *Annuaire du Bureau des longitudes*, pour 1907.

LE MOIS AUTOMOBILE

Léon Serpollet est mort ; déjà des semaines se sont écoulées depuis le jour où sous la pluie ceux qui le connurent et l'aimèrent ont, dans un char funèbre magnifiquement fleuri, conduit ses restes au lieu de l'éternel repos.

Sa disparition a été saluée comme il le méritait, en paroles et écrits émus et admiratifs. Léon Serpollet était un charmeur, tant par la délicatesse et la noblesse de sa nature que par la supériorité de sa personnalité.

C'était un cerveau puissant que trahissait l'ampleur superbe d'un front remarquable ; causeur délicieux, esprit d'une étonnante souplesse, créateur intarissable, il fut un savant élégant qui se lança dans la mécanique avec l'enthousiasme d'un poète, du poète qu'il était, épris de tout ce qui était beau ; il fit des vers exquis ; la musique le ravissait ; la peinture et la sculpture lui étaient sources de joies incomparables ; il fut un amant passionné des beautés de la nature.

La mort de Serpollet est pour la science de la mécanique en général et pour la mécanique automobile en particulier une perte irréparable. Il fut l'homme de la vapeur, de la vapeur à qui il ouvrit de nouvelles et colossales carrières par une invention de génie, des chaudières à vaporisation instantanée, une révolution. Il se consacra avec amour à perfectionner l'utilisation mécanique de la vapeur dont la puissance souple et silencieuse le ravissait ; il aimait à en déchaîner et à en dompter les forces athlétiques par le jeu simple et facile d'une manette ou d'une pédale. Il avait débuté par les tramways à vapeur ; les tramways Serpollet furent les premiers tramways mécaniques qui circulèrent par les voies parisiennes ; puis l'automobile le conquît et le conquît tout de suite. Elle était pour lui un rêve de jeunesse à réaliser. Tout enfant il avait rêvé de construire une voiture qui par du feu, de l'eau et de la vapeur, le conduirait de Culoz, sa ville natale, à Nantes où il avait une tante qu'il adorait, qu'il vénérât. Le jeune homme d'abord, l'homme ensuite a spendidement réalisé le rêve de l'enfant.

Alors que toutes les voitures automobiles, à essence ou électrique sont le résultat de milliers de cerveaux collaborant à une seule œuvre, la voiture à vapeur Serpollet fut l'œuvre d'un seul ; d'un seul, qui dans un effort incessant, donnant un prodigieux exemple de fécondité, apporta à sa création première les mille inventions successives qui devaient le conduire à l'ultime perfection.

Qui a vu la première automobile Serpollet, et la dernière qu'il sortit de sa tête et régla de ses mains reste confondu devant l'œuvre magnifique de ce génial et courageux travailleur. Il s'épuisa d'ailleurs à la tâche ; surmené, supportant trop d'efforts et trop de responsabilités. Seul pour suffire à tout, l'athlète a faibli. Il y a deux ans la maladie qui devait l'emporter l'attaqua ; il y a succombé en février dernier en dépit des soins dévoués que lui prodigua l'admirable compagne de sa vie qu'il a laissée avec deux amours de fillettes.

On ne remplacera pas Serpollet ; à une époque où tout est au moteur à explosion, il s'était consacré entièrement à la vapeur dont il avait fait sa chose ; il l'avait comprise, il la sentait, il savait ce qu'elle pouvait, ce qu'elle voulait ; on devait attendre de Serpollet de nombreuses créations nouvelles ; la constitution d'une puissante et richissime compagnie pour l'exploitation de ses brevets lui avait royalement assuré l'avenir ; dégagé de cette préoccupation matérielle il allait pouvoir se donner en tout repos, et c'était sa grande joie, à la réalisation de tous ses rêves mécaniques. La mort passa ; la lumière s'est éteinte.

Un comité s'est formé pour fixer dans la pierre le souvenir de ce grand soldat du travail et de la science, dont le nom figurera parmi ceux que nos enfants apprendront à aimer dans les manuels consacrés aux hommes qui ont bien servi l'humanité. Grâce à

lui, Serpollet aura dans Paris un monument digne de l'œuvre qu'il a accomplie.

UNE IDÉE BIEN AMÉRICAINE

Un français est l'auteur d'un projet qui fit quelque scandale quand on en révéla les dessous et les dessus. Le voici :

Les Américains sont quelque peu froissés dans leur amour-propre mécanique de voir leurs automobiles si peu appréciées par les Européens. La France à elle seule fournit chaque année un millier de voitures aux Etats-Unis ; c'est à nos voitures qu'appartient la réputation de parfaite mécanique ; elles sont objet de luxe ; il est supérieurement chic de rouler de l'autre côté de l'Atlantique sur un châssis français dans une carrosserie française.

Les Américains, dont le patriotisme est ardent et le chauvinisme généreux, souffrent de cette situation à laquelle mettre fin leur serait particulièrement agréable.

Sachant que rien ne leur coûterait pour atteindre ce but, un de nos compatriotes — il faut bien vivre — a imaginé de proposer aux constructeurs américains de faire une croisade en Europe pour y entreprendre sous les dehors pacifiques d'une vaste excursion la conquête des différents marchés du Vieux-Continent. De cette excursion peu banale voici d'ailleurs le règlement.

Chaque marque américaine ne pourrait engager plus de cinq voitures ; l'excursion serait un concours ; une vitesse moyenne minima serait imposée ; les étapes seraient rigoureusement fixées ; toutes les pièces des voitures seraient scrupuleusement poinçonnées ; le changement d'une de ces pièces entraînerait des pénalisations ; il y aurait un classement ; dans chaque ville d'étape on organiserait une exposition où l'on prendrait des ordres — soufflés sur place à l'industrie française — et on se livrerait à des courses de vitesse en cote et en palier suivies d'essais pour convaincre les Français, puis les Espagnols, puis les Italiens, les Allemands et les Anglais, qu'il n'y a qu'une seule voiture... l'automobile américaine.

Le projet a été accueilli avec enthousiasme de l'autre côté de l'Atlantique ; il a trouvé des concours immédiats. Des patriotes américains ont fait les premiers fonds de la croisade ; les autres seront fournis par les constructeurs que l'on convie à cette commerciale croisade-excursion.

En France le projet a reçu un accueil un peu froid ; il fallait s'y attendre, il a paru un peu audacieux de vouloir à des Américains organiser en France, sur des routes françaises, une gigantesque épreuve exclusivement réservée aux automobiles américaines.

Si les Américains ont de si bonnes voitures, — ce qui est bien possible au fond, — ils n'ont qu'à les engager dans les multiples épreuves qui vont se disputer cette année en Europe. Voilà l'occasion pour elles d'affirmer par la comparaison leur supériorité. C'est simple et décisif. Et pour cette démonstration les constructeurs américains n'ont que l'embarras du choix.

Ils ont à mettre sous les dents des pignons de leurs automobiles :

En Italie : le circuit de Brescia et la Targa-Florio.

En Belgique : le criterium belge, le circuit des Ardennes.

En Allemagne : la coupe de l'Empereur, la coupe Herkomer.

En Angleterre : le Tourist-Trophy.

En France : le criterium de l'A.-C.-F. et la coupe de la Presse ; la coupe d'Auvergne, la coupe Rochet-Schneider, le concours en Touraine, et les innombrables épreuves en côte et en palier, le Mont-Vantoux, Gaillon, Dourdan, Origny-Sainte-Benoîte, etc.

Et j'en oublie et non des moindres !

Quoiqu'il arrive, le projet américain est un signe

de temps. La production française est insuffisante; nous nous cantonnons dans la voiture de luxe qui coûte peu à établir et se vend cher. Momentanément c'est une excellente opération, mais que fera notre industrie et que deviendra-t-elle le jour où grâce à ses productions intensives l'Amérique jettera sur notre marché des automobiles par milliers?

Si l'on donnait un tableau de la production des maisons françaises, le public serait stupéfait de ce que fabriquent peu certaines grandes marques qui ont pourtant fait la conquête du monde.

Industriels sans audace, nous n'osons jeter bas d'étroites et vieilles usines, pour en édifier de géantes, armées d'un innombrable outillage et capables de produire des milliers de voitures.

Les Italiens ont une autre envergure. Ils ont créée d'immenses et magnifiques usines, comme nous n'en avons pas en France. Imitons les ; si l'Amérique veut nous envahir de ses produits, c'est en pouvant produire autant et mieux qu'elle et moins cher que nous pourrons efficacement la combattre.

Sinon, adieu à nos 140 millions d'exportation annuelle !

FRANTZ REICHEL



Les Théâtres

[illegible]

Cela va mal pour le divorce, au théâtre. Est-ce que les auteurs d'aujourd'hui ne lui pardonneraient pas d'avoir été inventé trop tôt et d'avoir fourni à leurs devanciers quelques thèses originales en leur temps, audacieuses pendant une saison, d'ailleurs d'un si solide bon sens qu'à soutenir le contraire, on risque de paraître désormais bien vainement paradoxal ? Je ne sais. Toujours est-il que deux dramaturges aussi dissemblables que possible, M. Abel Hermant et M. Emile Fabre, attaquent au même moment, à coups nerveux, à coups furieux, le nouveau « préjugé du divorce » que leurs aînés s'échauffèrent à dresser contre la dure loi de l'éternelle union.

Tous deux sont bien du même avis, mais pour des raisons diverses. Ils s'accordent pour proclamer que ce prétendu progrès est une aberration, que cette tentative pour faire régner plus de justice, plus de paix, plus de libre bonheur est une erreur qui favorise seulement le développement des instincts les plus bas, l'épanouissement des égoïsmes les moins respectables et produit en fin de compte, les plus nombreuses et les pires catastrophes. Ils le pensent, et naturellement, ils le prouvent : il faut être orgueilleux comme Ibsen pour avoir l'air de se donner tort à soi-même.

Donc, ils estiment tous deux que le présent ne vaut pas le diable, ou plus exactement ne vaut pas le passé ; que sous prétexte d'être plus humaines, les mœurs sont devenues plus brutales ; que le siècle est bien corrompu.

Mais, tandis que M. Hermant ne semble pas s'en affliger outre mesure, M. Fabre est terrible. L'un conte avec l'esprit le plus alerte, le plus aigu, s'émeut brusquement, sourit ; l'autre dénonce, frappe, assomme, secoue avec des cris épouvantables, et frappe encore, plus lentement, fatigué mais non calmé. M. Hermant ne s'ennuie pas. M. Fabre abat de la besogne.

Donc, les deux pièces, les *Jacobines* et la *Maison d'Argile*, qui ont pour objet le divorce, nous le montrent inadmissible, soit qu'on en examine l'essence, soit qu'on en considère les résultats. Et les *Jacobines* de M. Hermant sont une comédie sentimentale, et la *Maison d'Argile* de M. Fabre est un drame financier.

*
* *

Les « *Jacobines* », ce sont les femmes de « l'aristocratie républicaine » qui, si nerveuses soient-elles, gardent malgré leurs nerfs, une certaine droiture, une certaine franchise, appliquent à leur vie mondaine les principes de la politique jacobine, radicale, toute neuve, inflexible. Sont-elles mal mariées ? Elles ne trompent point pour cela leur mari. Mais dès que l'occasion s'en présente, dès qu'elles rencontrent un homme qui leur plaît davantage, elles divorcent et se remarient. Pas d'équivoque. Table rase. La constitution ne convient plus ? On change de constitution. Et cela est tout naturel et c'est la seule chose raisonnable.

Ainsi pense l'honnête Germaine Drouart femme d'un très brave garçon, Lucien Drouart, avocat distingué, qu'elle aime bien. Aussi lorsqu'elle apprend que son ami d'enfance Dominique Bernier, le bourreau des cœurs, trompe indignement Catherine, sa femme, avec Nini Loupian, une petite pas grand'chose, épouse légitime — horreur ! — du jeune vaurien Jean-Jacques Loupian, philosophe en le sachant, l'honnête Germaine, fort en colère, mande-t-elle l'infâme Dominique et le tance-t-elle passionnément. Dominique s'étonne d'abord, puis comprend : « Vous m'aimez ! » dit-il à Germaine. — Vous êtes fou ! — Vous m'aimez !... — Je ne veux pas ! — Pourquoi cela ? Vous m'aimez ; je vous aime. Nous divorçons. Je vous épouse. Cela va tout seul. — Soit, répond Germaine, stupéfaite.

Deux mois ont passé. Dominique est quelque peu surpris, non sans raison, que ses affaires n'aient point avancé. Il presse Germaine de fuir avec lui, tandis que lui-même demandera le divorce, afin de rendre par ce double scandale leur union inévitable. — « Soit, dit Germaine. A tout à l'heure. »

Eh bien non, cela ne va pas tout seul à cause de Germaine hésitante et de son mari, défiant, qui finit par lui arracher le secret de ses fiançailles. Germaine un peu honteuse, invoque, assez faiblement le « droit au bonheur » et ne discerne nullement ce qu'elle veut, au fond. Sur ce, Lucien s'emporte, fait à sa femme une scène, excellente, et conclut : « Je t'ai, je te garde. Tu ne partiras pas ». « Soit, dit Germaine. Nous verrons bien ».

Mais Lucien se défie toujours. Au moment où Germaine va quitter la maison, il la surprend, l'arrête, ordonne, supplie, violent et tendre, si bien que Germaine commençant à s'apercevoir qu'elle ne connaît pas son mari, sent fléchir sa volonté et s'éloigner sa décision. — Reste, reste jusqu'à demain, murmure Lucien, déjà vainqueur. — Soit, dit Germaine.

Le lendemain, Dominique de plus en plus surpris et qui ne doute point que Germaine n'ait été retenue de force, vient la chercher à la barbe de Lucien. Trop tard. Germaine, en présence des deux hommes, baisse la tête et n'hésite plus : elle reste. Dominique, en mauvaise posture, retourne à Nini Loupian.

On a reproché en général à M. Abel Hermant l'inconsistance des caractères de Dominique et de Germaine. On a fait observer que Dominique Bernier étant « l'homme qui n'épouse jamais », avait à l'égard de Germaine une attitude bien singulière ; que Germaine, presque constamment irrésolue, n'existait pour ainsi dire pas. On peut répondre en premier lieu qu'il est inexact que Don Juan n'épouse jamais : il épouse le moins souvent possible, quand il n'y a pas moyen de faire autrement ; ce qui est le cas avec les *Jacobines*. Quant à la seconde objection, elle signifie qu'il faut craindre de porter au théâtre des caractères vrais, mais fuyants : vivants, mais indéfinissables.

Certes, il eut été peut-être plus poignant que Germaine fut plus ardente, que Dominique fût un amant vraiment épris ; le conflit de trois amours également violents, également exclusifs, eût offert sans doute une plus pathétique beauté. Mais enfin c'était une autre pièce. Et ne reprochons pas à l'artiste qui peint une campagne déserte de n'y pas mettre un troupeau de moutons.

On a fort critiqué d'autre part la fin du troisième acte, où Germaine, tombée en frémissant dans les bras de son mari, se retire « dans sa chambre de jeune fille. »

Il est certain que ce n'est pas cela que l'on attend : nos vœux, à nous, public, sont toujours les vœux du gorille. Et pour avoir un peu trop réfléchi, pour avoir ménagé la pudeur de Germaine, pour avoir songé que de la sorte, la jeune femme, le lendemain, pourrait sans honte demeurer au foyer conjugal, avec l'illusion de ne point obéir à ses sens, mais à sa conscience claire, à son cœur et à sa raison ; pour avoir présenté un homme amoureux, pourtant maître de soi, qui résiste à la tentation, et qui, voulant une victoire durable, n'est pas vaincu par sa brusque conquête ; pour avoir trop subtilisé, marqué des nuances trop délicates, M. Hermant a fâché son public, auquel l'invéraisemblance a paru un peu forte. Il n'y a rien à répliquer à cela. Lecteurs, nous discutons assez volontiers, quelquefois. Spectateurs, nous sommes tout impulsion. Nous n'y pouvons rien, ni vous non plus, ni personne.

L'on a été, du reste, unanime à louer les brillantes qualités du nouvel ouvrage de M. Hermant. La pièce est nette, les scènes principales construites de main d'ouvrier, le milieu, les silhouettes secondaires tracés avec une fantaisie et une ironie extrêmement plaisantes ; enfin maintes notations de détail sont d'un styliste sobre, précis, éclatant, à la manière de Thomas Graindorge. Le succès a été très vif.

Une bonne part en revient aux interprètes : à Mlle Dorziat qui n'avait jamais eu l'occasion de déployer avec autant de bonheur toutes ses ressources d'intelligence, de grâce, de charme et d'émotion ; à M. Gauthier qui fut parfait, concentré, chaleureux, d'une merveilleuse sincérité ; à M. André Hall, qui a de la tenue ; à MM. Joffre, Boucher, André Dubosc, Baron fils, très amusants ; à Mlles Cécile Caron, aimable et digne, Jeanne Heller, délicieusement canaille, Harlay, séduisante et cynique.

La *Maison d'Argile*, c'est, selon M. Fabre, la maison caduque bâtie sur les ruines d'une autre; c'est la seconde famille fondée, après le divorce, par un second mariage. Avec un art robuste, l'auteur met en scène le cas d'une femme qui, par suite de circonstances assez particulières, se trouve placée dans l'alternative de ruiner ses premiers enfants pour sauver l'honneur de son second mari, ou de laisser déshonorer son second mari pour sauver la fortune de ses premiers enfants.

La scène capitale où éclate le conflit a produit un effet extraordinaire, l'effet d'un magistral coup de poing... A vrai dire, elle eut été sans doute moins pénible, plus émouvante si les personnages eussent été plus sympathiques, moins féroces à revendiquer leurs droits, si l'on eût mieux senti, sous l'âpre lutte des intérêts, des cœurs aimants, des cœurs humains souffrant de toutes les forces de leur amour.

Finalement, la tendresse maternelle l'emporte. Mme Armières brisée abandonne son mari qui s'exile pour ses enfants qui, satisfaits, la quittent, et la pièce s'achève sur le symbolique tableau d'un grand salon vide où pleure, en baisant les portraits de ses « petits », la très douloureuse affranchie.

La *Maison d'Argile* est montée soigneusement avec M. Grand, très remarquable en un rôle tout à fait hors de son emploi coutumier; M. Fenoux, M. Leitner, Mme Lara, et Mme Segond-Weber qui dans cette tragédie bourgeoise, demeure, comme bien l'on pense, admirable tragédienne.

On avait commencé par un petit acte en vers, très agréable, *le Dieu Terme*, de M. Gabriel Nigond, dont certaines idylles, *Claudie* par exemple, ont une rare saveur et un charme infini. *Le Dieu Terme* a été spirituellement joué par M. Coquelin cadet et Mlle Leconte.

CHARLES DUMAS